

leïla chellabi

L'Infini côté Coeur

ou Gary / chellabi


leïla chellabi
L'Infini
côté Coeur
ou Gary / chellabi

leïla chellabi

L'Infini côté Cœur
ou Gary/chellabi

LCenteur

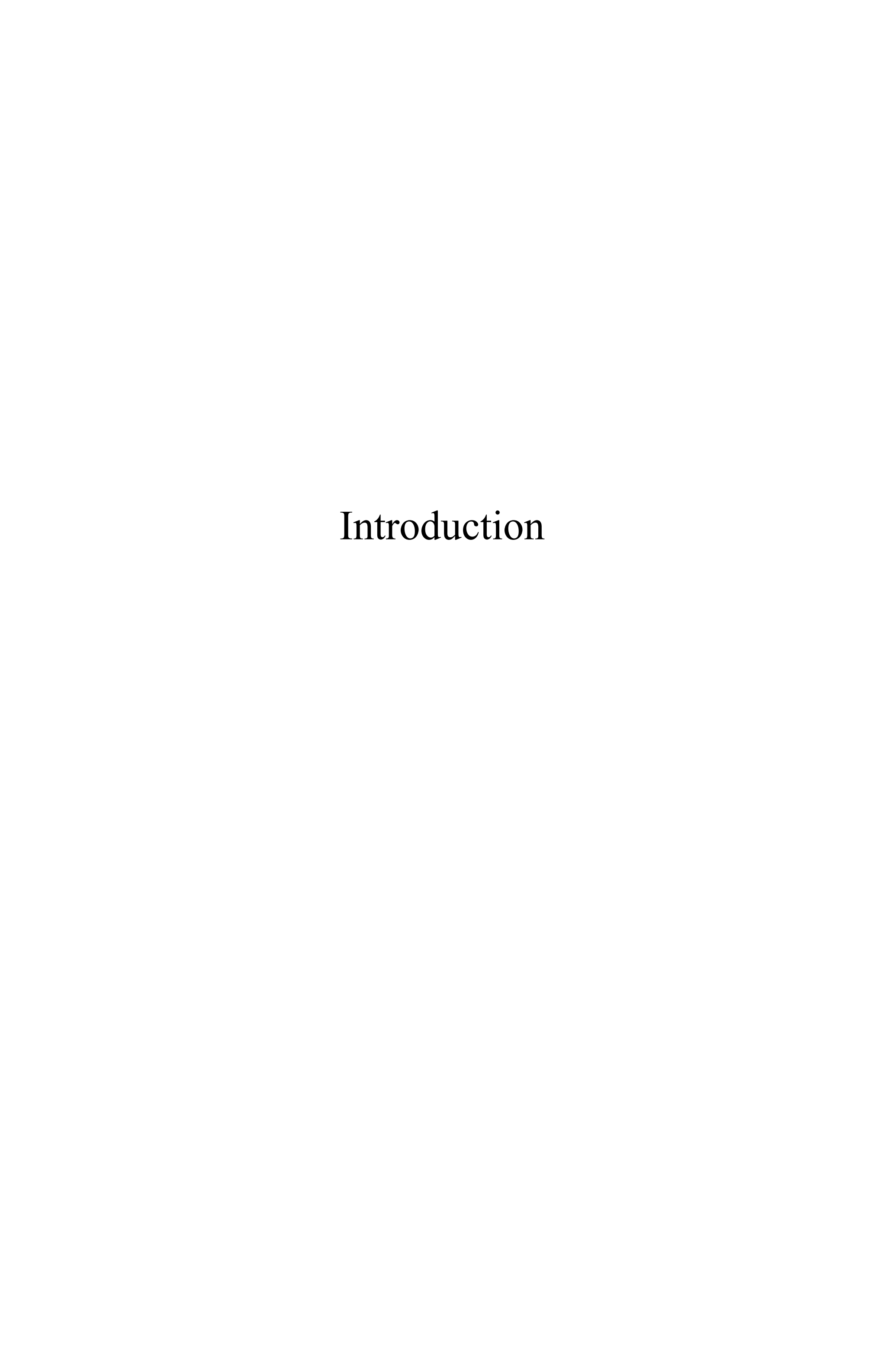
Pour les citations de Morya
*un grand merci pour l'aimable autorisation de l'**AGNI YOGA***
Society, Inc
319 West 107th Street
New York 10025 NY
U.S.A.

1980 – 2005

Toutes ces années ont passé comme un souffle sur le départ de Romain. Un choix de mort pour ces non-choix que le destin impose parfois lorsqu'il investit le génie de ses talents divers dont l'image et l'apparence peuvent jouer mais dont l'âme ne sait pas négocier les pertes, elle qui se nourrit d'absolu comme une gloutonne qui mord au cœur pour ne pas en mourir.
De ce temps passé qui me relie toujours à Romain, une respiration est née. Il me disait toujours :
« Tu leur diras, tu ne laisseras pas dire,
Il faudra dire... »

Et je me suis tue.
Parce que ceux qui parlent analysent.
Parce que ceux qui disent ne savent pas. J'aimerais le communiquer, le diffuser comme un livre à jamais ouvert, infini, que l'inspiration ne pourrait terminer tant elle lui était familière et acquise.
Ce texte qui suit a quelques années déjà. Et tant reste à dire.
Il n'est donc pas improbable qu'une suite s'ébauche à la clarté d'un départ qui n'en finit pas de revenir au gré de thèses et de mémoires parce que des jeunes, eux, ont compris l'esprit novateur, toujours avant-gardiste de Gary dont l'humour acéré n'avait d'égal que son pressant besoin d'être aimé, auquel j'ai répondu spontanément.
Romain mon amour, c'était il y a longtemps et à jamais, l'homme que j'ai connu, multiple et unique, comme une

avalanche de mots que des phrases encore inconnues, seules, en leur silence, seraient capables d'évoquer.
Et c'est le silence de la voix de son cœur, qui continue à jamais, dans le mien, l'écho certain d'une marche triomphale, celle de l'amour comme j'avais su ne pas le rêver avant de le vivre avec Romain.
Romain mon amour, merci.

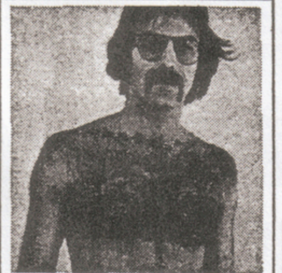


Introduction

C’est au silence de la voix du cœur de l’autre que reviennent les moments, les voyages, les mots, les rires, les silences, les riens qui ont peuplé la vie à deux.
C’est à la rupture brutale, inattendue, fulgurante, d’un silence soudain irréversible que l’autre, dans son mutisme, nous révèle à nous-même.
De la déchirure que connaît alors en nous forcément le cœur, va dépendre « l’après lui », « l’après elle », qui n’est qu’une autre forme de continuation de nous-même.
Nos pas sur ce sentier difficile du silence de la voix du cœur de l’autre, sont aussi différents, aussi uniques, que l’est chacun des individus de la grande famille humaine.
Ces pas, chacun les fait seul avec lui-même, et c’est le révélateur le plus formidable de nos côtés les meilleurs et les pires.
Aux pas des autres il est parfois impossible de reconnaître ses propres peines, mais chaque peine est une larme commune à tous qui nous relie à la trame que tissent les épreuves, tirant de nos yeux ce que le cœur a du mal à accepter.
Personne n’échappe aux épreuves,
Personne n’échappe aux peines,
Personne n’échappe aux larmes.
À cette marée humaine qui nous porte ou nous noie, nous avons le choix des moyens et, de la rame à la nage, nous sommes tous d’une certaine façon, solidaires.
Aux pas que j’ai faits dans l’épreuve, à la manière dont j’ai vécu la fuite d’un suicide, vous ne vous reconnaîtrez peut-être

pas. Pourtant cette manière est humaine puisqu'en femme je l'ai traversée avec autant d'amour que mon cœur était capable de vivre à ce moment-là.
Au silence de Dieu, j'ai trouvé la paix,
Du silence de l'homme aimé, j'ai gardé l'Amour et un cœur ouvert sur l'infini... et la Joie d'Aimer... et de vous dire...





D'ici quelques jours, les extraits végétaux de 8 plantes associés au polyexpone H, auront fait de vous ce mâle dominateur et recherché, cet homme nouveau que vous ne reconnaîtrez plus.

SATISFAIT OU REMBOURSÉ

D'ailleurs ces résultats sont si certains que nous nous engageons par écrit, à vous rembourser votre argent si après 15 jours de traitement vous ne serez pas satisfait.

BIOQUELL SA
Dept. 2 BK 132/31 Haupstr. 210
9053 Teufen - tél. (071) 33 27 02

Voilà ce que vous serez devenu dans quelques jours, lorsque la lotion HAIR-BUST aura remplacé les quelques poils frisotant sur votre poitrine par une épaisse toison... où les plus jolies filles aimeront glisser leurs doigts et se blottir avec délice.

Parce que c'est un fait prouvé, les femmes, même les plus farouches, sont toutes irrésistiblement attirées par une poitrine velue, symbole de force physique, de puissance et de domination.

Aucune intolérance. Fabriqué sous contrôle pharmaceutique.

UNE POITRINE VELUE

Oui, voudriez-vous me faire parvenir très vite:
☐ 1 flacon HAIR-BUST au prix de Fr.27,80 + de port. No de commande 4310
Je vous règle ☐ contre remboursement.
☐ Je désire recevoir votre catalogue GRATUIT.

Cadeau! gratuit! Comme premier client, vous recevrez un flacon huile de vison gratuit!

■ Noircissez les cases choisies.

NOM GARY, Romain.
ADRESSE s/o Leïla.

BIOQUELL SA Dépt. 2 BK 132/31
Hauptstr. 210 · 9053 Teufen

présente à sa Leïla, ses

Meilleurs vœux pour [redacted]

1780, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95.
Romain
Leïla

Nous avions beaucoup ri de cette blague-là…

Il m'avait donné cette carte pour le premier de l'an 1979, en l'adressant % Leïla alors que j'habitais chez lui et il m'avait demandé de l'épouser puisqu'il considérait que j'étais déjà chez moi, m'avait-il dit. Mais j'avais refusé.
Je sais aujourd'hui que ce besoin de me légitimer comme sa femme était lié à ce que l'on pourrait dire de lui plus tard, il me l'avait d'ailleurs dit.
Je n'ai pas su entendre.
Peut-être avait-il raison ?
Pour nous cela n'a rien changé, mais il connaissait trop bien le regard des autres pour ne pas compter avec.
Je n'ai jamais compté avec le regard des autres, il le savait.
Finalement nous étions faits pour nous entendre.
Je remercie tous les jours Dieu pour cette rencontre avec Romain.
Puissent ces quelques souvenirs vous dire Romain que mon cœur a connu et aimé.

Lorsqu'on est à l'intérieur d'une maison,
on ne la voit pas,
parce qu'on est dedans.
El Morya

Le cœur du temps bat le rythme forcené de l'ouragan.
J'ai quarante ans.
Les vagues mélodiques ressurgissent d'elles-mêmes dans une création ininterrompue.
Dans ses plus fortes crises, la nature est malgré tout en harmonie. Elle semble inviter l'homme à se réveiller.
La stabilité changeante dans une sérénité immuable, toujours nouvelle et pourtant séculairement égale à elle-même, voilà ce qu'est la nature... La baie vitrée face à mon lit m'envoie le spectacle furieux d'une tempête au front boudeur du temps et, lovée dans mon lit, j'en suis à ce stade de mes réflexions, lorsque la porte de ma chambre s'ouvre sur une branche d'orchidée, incongrue et superbe, agressive et subtile. La nature me répond à sa façon.
Une main suit les fleurs.
J'ai quarante ans.
« Bon anniversaire, Chou ! »

L'homme a suivi la fleur, c'est celui de ma vie.

Il installe mes fleurs, vainqueur et maladroit, dans un vase sur la table ; elles se penchent vers moi en quête d'eau. Je saute

au cou de l'homme avant d'aller abreuver les orchidées dans la salle de bains, tandis qu'il s'assoit sur le lit.

À l'extérieur l'eau pianote, le vent siffle et la pluie tambourine.
À l'intérieur, je l'enlace, il m'embrasse et nos cœurs « battourinent ».
J'ai vingt-cinq ans d'amour en retard pour lui et je mets les bouchées doubles.
À nous deux, nous additionnons cinquante ans de séparation, en sens inverse, et nous vivons intensément pour combler cet injuste fossé creusé par nos naissances.

J'ai quarante ans.
Il fait froid dehors mais chaud dans ses bras que je quitte pour m'installer face à lui, assise en tailleur.
J'ai quarante ans et je prends mon thé.
« Il faudrait que nous ayons une maison quelque part. Je pense à l'île Maurice mais c'est très loin. On pourrait aller y faire un tour ? »
Je réponds entre deux gorgées : « Pourquoi pas ? »
« Je n'arrive pas à me décider, je ne vois pas où », me dit-il.
Je finis mon thé avant de répliquer :
« Il y a des centaines d'endroits, ce n'est pas un problème. Le tout est de se décider pour l'achat de la maison, ensuite de chercher et forcément on trouvera. Si tu veux la mer et le soleil, ce n'est pas ça qui manque. »
« Bon, je vais m'en occuper, peut-être irons-nous le mois prochain », dit-il, se levant et sortant de ma chambre.

Il y a ma réalité et la réalité.
Cette dernière est là, derrière les fenêtres de ma chambre, c'est d'abord cette rue que nous habitons, longue et étroite comme un trait discontinu au cœur de Saint-Germain-des-Prés. C'est dimanche aujourd'hui, elle est presque vide. Les vagues ont disparu du fond de ma tempête, le vent ne siffle

plus, la nature s'est transformée en macadam, les fenêtres vides me regardent bêtement.
Je ris de bon cœur du tour que je leur ai joué tout à l'heure ; toute la rue est manifestement frustrée de ne pas connaître tout ça. Moi je me fais le décor du moment, tant pis si elle ne suit pas, c'est son problème.
Je m'habille vite fait, toilette et tout, nous déjeunons russe. Alléluia vodka !...

Nous avons fait un enfant chacun de notre côté et nous nous retrouvons tous les quatre devant blinis saumon.
Les jeunes sont moroses, blasés et muets ; l'un d'eux a même l'air suffisant de celui qui méprise la terre entière, en commençant par nous. Mais face à moi il y a le regard clair de l'homme de ma vie et si tous les humains devaient s'entretuer, peut-être qu'un regard comme le sien pourrait encore y faire quelque chose.
Alors je me fous du reste, je les aime tous les trois. Si l'un d'eux se veut à part c'est son problème, ma réalité est là dans la bonté de ce regard qui baigne tout de bleu. Quand l'homme est assez viril pour ne pas avoir honte de la féminité qui est en lui, alors on rencontre ce genre de regard.
Quand la femme est assez féminine pour ne pas avoir à cacher une certaine virilité de caractère, elle peut, en elle, transcender l'élément féminin.
Et nous étions ce genre de couple.

D'ordinaire on essaye de cimenter les fondations du couple aux critères des valeurs sociales dont les cachets s'impriment noir sur blanc à l'en-tête d'un contrat, certificat de mariage en bonne et due forme que l'on range, la cérémonie du devoir accompli, au fond de l'un des tiroirs de la vie.
Le livret de famille, faisant office de passeport du couple, est seul garant officiel d'un mariage dont la volonté de respectabilité

s’effrite et se ronge aux barrières émotionnelles que le temps, impitoyable et farceur, ne manque pas de faire surgir.
Parce que le temps sait, lui, que la réussite d’un couple dépend de l’essence et de la qualité des motivations individuelles intérieures à chacun. Positives ou négatives, elles finiront toujours par s’exprimer et par avoir raison de la forme dans laquelle on veut les enfermer.
Si aucune « autorisation à la famille » ne nous avait été délivrée sous ces formes bien connues, je n’en considérais pas moins cet homme-là comme, faute d’autre mot, mon mari.

Sa compréhension profonde était toute intellectuelle, la mienne était viscérale et vécue. Tout le troublait, rien ne me troublait.
Il avait coutume de me dire :
« Tu as un équilibre psychique anormal. »
J’en riais. Tandis qu’il me regardait, scrutateur et sérieux.
Physiquement et moralement, Romain était empreint de noblesse pure. Par moments, quand les défauts qui nous habitent s’agitent, il courait après sa noblesse pour ne pas perdre son bouclier. C’était drôle et je lui disais :
« Les défauts sont plutôt sympathiques, c’est le lot humain ordinaire et ça n’est pas si grave. Quelle importance ? »
Mais non, il était obsédé par ce que pouvaient penser les autres, alors que je m’en moquais éperdument.
Nous parlions pendant des heures, des journées entières, j’adorais discuter avec lui ; il était brillant, très intelligent, très cultivé et si infantile. Je n’avais rien de tout ça. Il me disait :
« J’ai vu un jour au fin fond de l’Afghanistan une petite fille qui avait dans le regard toute la sagesse millénaire du monde. Toi tu as l’intelligence séculaire et sage des orientaux, de ceux de ta race. »

Et je me sentais alors propulsée dans le cosmos, flamme vacillante et lumineuse, entourée par quelques soufis méditant, et baignant dans un courant interplanétaire, dégagé par des sages religieux parmi lesquels je me fondais.

Il faut comprendre l'époque.
Ne montrez pas un visage ennuyé
lorsque les montagnes même tremblent.
El Morya

Il est trois heures du matin et j'écris tout cela. Romain flotte au-dessus de moi dans mon appartement qu'il ne connaissait pas.
Trois ans ont passé, mon fils Pascal prépare son bac quelque part dans Paris et le sien, Diego, vogue entre Paris et Corfou, la tête pleine de souvenirs et de regrets, de problèmes et de ras-le-bol.
Tout a changé, rien n'a changé.

Je suis la même avec lui en moins. Il est parti, en demeurant.
Dans ma tanière minuscule, je me lève pour me faire une tisane, il adorait ça, la nuit, comme ça. Nous mangions du fromage blanc en buvant du tilleul quand il ne pouvait pas dormir.
Aujourd'hui, je bois mon tilleul à son âme.
Je suis seule et paisible. Dans le cœur, un présent fortifié par ce que nous avons vécu. Le passé est mort, mais le présent n'oublie pas Romain. La matière a vécu, mais l'esprit ne meurt pas. Je bois mon tilleul et je me couche enfin. Je vais bien dormir. Quelquefois, je refais le monde avec une porte de sortie. Ce soir, c'est elle que je prends et elle s'ouvre sur ailleurs. Et je me réjouis, très loin,
là où je suis vraie et impersonnelle,

là où je sais,
là où tout n'est qu'un et où je fais partie de tout.
On pourrait appeler ça Dieu.
Je ne conçois l'amour que total, absolu, universel. Il est l'essence, le soutien et le moteur. J'aime l'autre pour l'autre avec ses libertés, ses choix, sa vie. Je ne fais qu'un avec lui dans le respect de ses sentiments, ses joies, ses chagrins, ses déprimes, ses émotions. J'aime sans barrière, sans frontière. Seul cet amour donne la liberté. Et ce soir, je m'endors libre car remplie d'amour.

*

Il y a chez les grands génies une hésitation incompréhensible face à la réalité et une assurance totale dans l'imagination illimitée. À croire que ces êtres, prisonniers de la chair et malheureux de l'être, ne peuvent vivre à peu près que dans leurs pensées sans frontière. Cette caractéristique se doit d'être accompagnée de génie, sans quoi elle pousse à la passivité, au rêve éveillé et peut engendrer le lâche, raté par excellence qui fuit la réalité. Tel n'était pas le cas :
Mon mari était un génie.

L'image de son regard net me revient parfois lorsqu'il construisait un personnage. Il écrivait alors pendant des heures d'une manière décidée, forcenée ; plus rien n'existait que cette autre vie.
Lorsqu'il s'interrompait pour déjeuner, il restait dans ce monde, ailleurs, le regard en suspens. Et si tout à coup, la réalité le rappelait par ma voix :
« Au fait, l'île Maurice, tu t'es renseigné ? »
Alors là, son regard se faisait fuyant, désemparé, et lorsqu'enfin il me répondait, son œil bleu avait l'air de s'excuser, indécis, lointain. L'île Maurice faisait apparemment

partie d’une planète qu’il avait désertée depuis longtemps et qu’il avait du mal à retrouver.
Il était fait pour nous rapporter d’ailleurs tout un tas de choses que nous n’aurions même pas pu imaginer. Alors, l’île Maurice, vous comprenez !...

Tout ceci était très touchant et j’aimais les silences peuplés qui nous unissaient. Ils étaient pleins de soleil et de pluie, de femmes, d’hommes qui étaient un peu vous et moi ; pleins de vie, d’événements, de sentiments, d’émotions et d’amour, oui d’amour. Personne mieux que lui n’a parlé d’amour.
Le vrai, le grand, pour l’autre.
Je ne lui ai jamais demandé :
« À quoi penses-tu ? »
Jamais.
Mais je ne m’en rendais pas compte. Nous partagions les discussions, la communion des silences, sans heurt, simplement nous étions bien. Et un jour, il m’a dit :
« Tu es la première femme qui ne m’ait jamais demandé à quoi je pense. C’est une question que je trouve stupide. »
Moi aussi, je la trouve stupide mais en y réfléchissant, je me suis aperçue qu’il était le premier homme auquel je ne la posais pas.

Être bien sans rien dire est un test, et apparemment nous nous en sortions bien, très bien.

*

Je m’occupais de la maison et de lui d’une façon attentive. J’aimais cela autant que lui. Sa présence était énorme, colossale, superbe et généreuse. Il était là, vraiment, de tout son poids, spécialement lorsqu’il n’était pas là, lorsqu’il était dans un livre en cours. Il traînait alors avec lui un autre monde, une

autre maison, des gens, des caractères. L'appartement était grand mais pour loger tout cela, il fallait beaucoup d'espace, croyez-moi.
Le soir, lorsqu'il les quittait un moment avant de les rejoindre plus sûrement encore dans sa nuit, l'atmosphère était familiale. Passionné de politique, il ne manquait jamais les nouvelles après le dîner. Et puis un moment agréable, cigare, tisane que nous partagions vraiment. Il me parlait de tout en vrac pour rattraper un peu avec moi le temps qu'il donnait à ses livres.
Il me soumettait des titres, me parlait de son fils qu'il adorait, des États-Unis, de moi souvent, parce que je l'étonnais. Il me disait souvent :
« Je ne peux pas t'inventer », et cela semblait vraiment le troubler, « je les ai toutes inventées, et Dieu sait si je me suis trompé. Toi, je ne peux pas. »
« Peut-être as-tu trop l'expérience des femmes maintenant pour pouvoir encore les inventer ? »
« Non », me répondait-il, « toi, tu existes vraiment, tu es à la fois imprévisible et parfaitement stable, je ne comprends pas bien, c'est étonnant. »

*

Je me souviens d'un mémorable voyage au Brésil dans un endroit divin au bord de la mer où nous sommes arrivés à dix-sept heures, alors que la nuit tombait. Immédiatement, Romain a trouvé l'endroit détestable. Le surf, ce bruit de la mer que j'adore, le rendait fou. Bref, il voulait repartir sur le champ, mais c'était impossible car il n'y avait plus de voiture et nous étions à deux heures de route de Rio.
Le lendemain, je me suis baignée dans une mer de rêve, au lever du soleil, seule dans l'immensité de kilomètres de plage déserte. Une mer fraîche, tout ce que j'aime. C'était une

communion totale avec cette superbe nature. J'avais l'impression d'en faire partie. Ensuite, de retour dans la chambre qu'il avait refusé de quitter, douche et petit déjeuner plantureux aux papayes (ça, il aimait). Mon corps était délicieusement picotant de bien-être, je revivais. Il boudait.

Mes heures de bonheur dans ce paradis lui étaient insupportables si bien qu'après quelques temps d'un ressentiment implosif de sa part, il a finalement explosé en une scène mémorable qui ne m'a absolument pas troublée. J'étais si bien que rien au monde n'aurait pu me déranger. Je me sentais envahie d'amour et de reconnaissance pour la terre entière, et spécialement pour lui qui m'avait emmenée dans ce petit paradis.
Son enfer s'est déversé sur moi en glissant, j'étais calme et sereine. Je lui répondais tranquillement et gentiment que je comprenais très bien son inconfort, mais que lui ne réalisait pas que c'était vraiment intérieur, et que rien ici ne justifiait une telle scène.
Bref, il a déversé sa hargne durant des heures, quand il se calmait un peu, je lisais.
Il m'a avoué plus tard que dans ces moments-là il nous haïssait, moi et mon « putain de livre bleu » dont il se souvenait parfaitement de la couverture, et qui, pour comble de malheur, s'appelait *La Lumière de l'Âme* !
« Je ne comprenais pas », me disait-il, « comment non seulement tu étais bien, mais comment, nom de Dieu, tu pouvais le rester au milieu de ma colère ! »
Il m'avait dit :
« On rentre demain. »
Et j'avais répondu :
« Très bien, mon chéri, je ferai les valises ce soir. »
Ce qui l'avait complètement démonté. Comment, alors que je me plaisais ici, pouvais-je partir avec autant de facilité ?

Bref, il a tout fait pour me faire exploser, il m'a même demandé de lui faire une scène :
« Ça me ferait du bien » suppliait-il.
Je n'ai pas bronché.
Alors, le lendemain matin, il m'a prise dans ses bras, et il m'a dit simplement, se rendant :
« Je ne comprends pas, n'importe qui aurait craqué. Où vas-tu chercher cette sérénité ? »
Je lui ai montré le titre de mon livre : *La Lumière de l'Âme.*
Il a haussé les épaules en disant :
« On a fait un pacte, on ne parle pas de ton araignée au plafond. »
C'est ainsi qu'il appelait ma quête spirituelle.
Pour terminer cette histoire brésilienne, il m'a demandé de rester et d'en profiter tandis que lui allait rentrer et se mettre au travail ; il ne pouvait pas écrire dans ce « bled de merde ».
J'ai refusé, la maison à Paris était vide, la bonne en vacances.
« Je rentre avec toi ».
Mais le destin joue de ces tours ! Une heure avant de prendre l'avion, j'avais quarante de fièvre et j'étais à quatre pattes dans les toilettes, luxueuses, certes, mais inattendues, de Brésiliens que je connaissais à peine.
Je n'ai pas pu partir avec Romain.
Et j'ai passé trois semaines de rêve avec des gens charmants qui ont refusé de me rembarquer après quatre jours au Brésil.
Romain, à qui nous avons téléphoné, était d'accord.
Mon séjour au Brésil est un souvenir excellent et j'en ai gardé une amie très chère qu'hélas, le temps aidant, j'ai maintenant perdue de vue.
La baie de Rio de Janeiro s'étire, majestueuse, sous l'œil impassible d'un Christ monumental qui, les bras en croix, offre son cœur de pierre à l'humanité comme un cri muet.
Et les touristes qui ne voient que l'énormité de ce corps figé.

Les orteils géants de cette statue m'ont, il est vrai, fortement amusée.
La musique brésilienne dont le rythme sensuel évoque la chair et le sang, la chaleur lascive des nuits blanches de Rio, ces voix chaudes, prenantes qui ondulent sur des accents mélopées et vous enlacent, mélodies magnétiques, pour vous attirer dans l'oubli momentané qu'elles installent hors du temps.
Dans les favelas, crasseuses et misérables, les danseurs, fascinants, montés sur roulement à bille, évoluent comme ils respirent, sans effort.
« La joie dans la merde », aurait dit Romain.
Et Bahia la brûlante, au bord de l'eau. Ce restaurant aménagé dans un ancien entrepôt d'esclaves, face à la liberté infinie d'une mer de larmes qui intensifie, sous le soleil éclatant, le souvenir de ces prisonniers impuissants. Sous la fraîcheur de ses voûtes à la mémoire pétrifiée, Ariane et moi dégustons de succulents poissons frais. Devant les exigences et les plaisirs de la chair, le passé s'estompe, et nous rions, volubiles au moment présent, bref et éclatant, qui glisse pour le rejoindre.
Puis la visite d'un centre de Macumba.
Ciel lumineux et magie noire. Je n'ai pas voulu assister à une réunion de nuit, préférant l'éclat du soleil à la transe collective.
Au Brésil, les voyants pullulent et l'espoir d'un avenir meilleur se vend bien. Dans les arrière-boutiques sombres, ils font parler des coquillages qui, enlevés à leur univers de sable blanc, deviennent les jolis prétextes de vilains charlatans. J'y suis donc allée, pour voir. Voleur volé, celui-là n'a rien vu.

À Paris, Romain écrivait dans un appartement aux rideaux tirés, dont seule la cuisine vivotait tant bien que mal, et mon retour fut le bienvenu. L'un et l'autre étions très heureux de

nous retrouver. J’étais pleine d’énergie et de jolies choses dans la tête, il en avait marre et m’attendait avec impatience.

C’est alors qu’un drame éclata.
L’ex-femme de Romain, la mère de son fils, mourut accidentellement dans des conditions atroces.
Les journaux en ont assez bien ou mal parlé, et je ne reviendrai pas sur les détails malheureux que chacun connaît.
Pendant cette période, j’essayais simplement d’enrober d’amour la maison triste, et ces deux hommes liés à cette femme par un passé et un présent tout à tour heureux et malheureux. Quand quelqu’un part, le meilleur en reste et c’est bien ainsi, mais la coupure est toujours pénible, celle-ci le fut tout particulièrement.
Je voguais en sœur d’âme de cette ex-femme et mère et je faisais ce qu’elle aurait dû faire si elle n’avait pas divorcé, si elle n’était pas morte. Que de si ! En fait, je continuais ce quotidien indispensable qui nourrit, fait dormir ou pas, console, et le mot est impropre, assiste avec amour, et c’est je crois le terme le plus juste.
Je soulageais Romain de certains détails matériels, la maison continuait son rythme et c’est en quelque sorte rassurant pour les vivants.
J’ai fait de mon mieux.
Mais par-dessus tout je sentais cette lourdeur d’un au-delà encombrant. Quand la vie nous échappe, elle s’échappe aussi, mais on n’y échappe pas. C’est ainsi qu’elle continue. Jusqu’à l’enterrement j’ai ressenti l’oppression d’un autre plan, une absence tangible, chargée d’un appel désespéré, c’était étouffant et troublant.
J’ai beaucoup prié.
J’ai beaucoup donné.
J’ai beaucoup aimé.

Une prière :
« Toi, qui me donnas la voix et le bouclier,
envoie un Enseignant sur mon chemin,
mon cœur est ouvert. »
El Morya

Juste après les obsèques, Romain et moi étions à la maison, chacun à un bout de l'immense appartement. Je me détendais, lorsqu'une voix de femme m'appela très distinctement par mon prénom.
Je me levai en répondant : « Oui » et je courus vers le couloir d'où venait la voix.
Dans ma course, j'aperçus Romain dans le petit salon. Je m'arrêtai en disant : « On m'a appelée. »
Il fumait un cigare et me dit :
« Oui, par là », m'indiquant le chemin d'un geste enfumé.
J'ai fait tout l'appartement, en long, en large, il n'y avait personne.
Je suis revenue m'asseoir à côté de lui. Il m'a regardée.
« C'est la deuxième fois que ça m'arrive », dis-je.
« Je sais », me dit-il, comme pour m'arrêter.
En effet, quelques années avant mon divorce, lors de la mort de mon père dans la maison familiale, où nous passions la nuit, mon mari, maman et moi, il s'est passé un phénomène analogue.
Mon ex-mari regardait la télévision en bas, maman dormait au premier étage et je lisais dans ma chambre. Tout à coup, venant d'en bas, une voix d'homme très nette m'appela par

mon prénom. Or le seul homme présent étant mon mari, je me dis, furieuse : « Il va réveiller maman, il doit chercher une bouteille d'eau ou un verre. »
Mécontente, je ne réponds pas. Et j'entends les escaliers craquer sous des pas. La porte de ma chambre s'entrouvre doucement, mon ex-mari passe la tête (il tenait quand même sa carabine à la main) et me dit :
« Tu as appelé ? »
Je lui réponds :
« Tu te fous de moi ? »
« Mais non », me dit-il, « j'ai entendu appeler mais c'était une voix d'homme, j'ai cru que je me trompais. »
Non, il n'avait pas appelé, et nous avions entendu tous les deux cette voix.
J'avais raconté ça à Romain, d'où son « Je sais... »
Sans commentaire.
Je vous relate les faits et vous faites comme nous, vous vous débrouillez avec...!
Maman, que j'avais réveillée après avoir entendu cette voix, pour être bien sûre que ça ne venait pas d'elle, m'avait simplement répondu : « Oh, ça n'est rien, c'est sûrement ton père. »
Sans commentaire.

*

Il fait très clair ce matin chez moi. J'ai le privilège d'habiter un coin de Paris qui se donne des airs de campagne. Les oiseaux chantent, le soleil brille et la verdure que j'aperçois derrière mes fenêtres depuis mon lit est scintillante. La porte-fenêtre ouvre sur un petit jardinet et mon chat qui se promène, flaire la nature, respire le soleil, entre et sort, vient me faire un ronron-câlin pour repartir aussitôt vivre sa vie.
Je suis seule et paisible, et ça sent bon l'encens.

Je me sens bien car je ne souhaite rien que le moment présent, à vivre à fond, tel quel. J'ai bien un début d'angine et la tête lourde. J'ai des problèmes, mais je les résoudrai mieux si la paix est en moi.
Elle aplanit tout, la paix. Je ne désire rien dans le futur, le présent immédiat me suffit. Si je prends le temps de bien le vivre, je n'ai pas le temps d'anticiper ou de revenir en arrière. Essayez, c'est la clé de la tranquillité d'esprit.

Il y a quelques mois, nos matins étaient très différents et j'étais heureuse aussi. Les petits déjeuners étaient une cérémonie. Il y avait les journaux, les œufs que Romain engloutissait ; il était capable d'en manger dix sans les jaunes, le pain grillé...
Nos retrouvailles hors du sommeil étaient l'impulsion de la journée. Nous petit-déjeunions parfois pendant une heure et demie, deux heures. Puis il s'habillait et allait prendre un café au bistrot du coin.
Lorsque je l'ai connu, il se levait et allait directement au bistrot du coin. Très vite, il avait pris l'habitude de rester avec moi, et nous nous régalions de l'appartement tranquille, la bonne n'était pas arrivée, c'était très agréable.
Pendant que je préparais tout, il lisait ses journaux et ensuite nous devisions de tout et de rien tandis que la journée s'installait.
C'était bien, comme c'est bien aujourd'hui ici, toute seule. Le moment a été vécu le mieux possible. De même, je vis le présent au mieux de ce qu'il est.
Chez ceux qui ne vivent pas le présent complètement, avez-vous remarqué comme les souvenirs prennent de drôles de tournures ? Ils se mettent à regretter et à parler avec émotion de certaines situations, ce qui déforme les faits.
Souvent, quand il s'agit d'un couple, et qu'ils se racontent, les deux personnes ont vécu quelque chose de parallèle qui

n’a rien à voir avec la situation donnée pour un témoin extérieur. Et c’est normal ; si vous vivez le présent mélangé de passé ou de futur, le discernement vous fait défaut, tout se brouille. Quand vous êtes tout à fait dans le moment, sans trace de passé ni de futur, c’est différent.
En fait, il faut vivre neuf à chaque instant, sans référence à ce que nous connaissons déjà ou à ce que nous pouvons imaginer. Si le regard est neuf, le moment existe, total, privilégié et, qu’il soit pénible ou heureux, vous pouvez le rendre paisible et serein.
Bon d’accord, ce n’est pas facile mais j’y arrive bien moi, alors il n’y a pas de raison, tout le monde doit pouvoir faire ça. Les sentiments existent bien sûr, mais quand intervient une sorte de détachement du passé et du futur, le présent se vit sans point de comparaison, donc il vit bien.

Ainsi je suis bien. Oui, ce que la vie m’apporte, je l’accepte avec joie, cette joie profonde et calme, intérieure, qui transforme tout. Avec amour aussi. Quand l’amour est partout, les événements sont différents, une compréhension profonde s’en imprègne.
Pensez-vous que ce soit une solution de vivre en révolte contre l’irrémédiable ? Un événement se produit indépendamment de vous, vous frappe ; vous le refusez, mais c’est là ! En fait, vous ne pouvez pas l’éviter ou le contourner, que faire ? Changer votre point de vue, y faire face et comprendre. Ce n’est pas évident, mais l’amour aide beaucoup. Je sais que certains d’entre vous doivent sourire ironiquement et se dire : « Oui, elle dit ça, mais s’il lui était arrivé ce qui m’est arrivé... »
Je ne sais pas ce qui vous est arrivé, je respecte, je compatis, mais c’est mon lot de problèmes qui m’a convertie à cette opinion. Et ce n’est ni de la résignation pure ni de l’indifférence, je ne suis ni résignée ni indifférente, pas du

tout ! Mais c’est vrai, jusque dans mes sentiments les plus profonds, jusque dans les situations les plus difficiles, j’ai un certain détachement qui, pour moi, est la caractéristique de l’Amour.

Aimer avec jalousie, possession, n’est pas aimer. Aimer l’autre pour lui-même est à mes yeux, à mon cœur le seul amour valable.

Lutte pour le futur, et des forces diverses viendront à ton aide.
L'orchestre est composé d'instruments différents,
mais la symphonie se termine et les
sons s'évanouissent par la fenêtre ouverte.
El Morya

Romain n'aimait pas la musique.
Non, je suis injuste, il n'aimait pas les orchestres. Il écoutait avec plaisir un solo de flûte, de piano ou de violon. Mais dès qu'il y avait deux instruments ça devenait difficile et au son d'un orchestre il fuyait à toute allure. Ça le dérangeait.
Or, j'écris des chansons, et je vis là-dedans !
Heureusement, la maison était immense, j'avais une chambre avec ma chaîne, mes petites affaires pour travailler, je fermais toutes les portes et nous pouvions nous isoler en paix, chacun de notre côté. Ces deux vies-là étaient parallèles.
Nous pouvions parler de son travail qui me passionnait mais quand je ramenais des bandes du studio à la maison, c'était plus difficile. Il les écoutait quand même, mais très bas. C'était drôle, je ne lui ai jamais demandé de les écouter mais quand il en manifestait le désir, il faisait un tel effort que j'étais toute attendrie et bien souvent, je lui en épargnais la moitié en lui disant :
« C'est tout ce que j'ai. »
Alors il se ruait hors de ma chambre pour regagner le havre lumineux de son bureau qui était, il est vrai, une des pièces les plus agréables de la maison avec vue sur des marronniers superbes.

Nous n’étions pas dupes.
Il savait que je lui en épargnais la moitié et je savais qu’il était soulagé quand ça s’arrêtait, mais nous n’en parlions pas. Nous jouions un peu dans une complicité totale. Cela voulait dire de sa part :
« Tu sais, ce n’est pas personnel, Chou, j’aime ce que tu fais mais les orchestres et moi, c’est physiologique, ça ne va pas. »
Et moi j’aurais répondu :
« Ce n’est pas important, ça n’est qu’un détail, c’est tout le reste qui compte. »
Nous n’avions pas besoin de le dire puisque nous le vivions.

*

Je n’ai jamais eu autant de rapports directs du silence avec qui que ce soit d’autre.
Nos rapports étaient très extraordinaires, il me disait souvent :
« Je ne comprends pas, je ne t’aime pas. Je ne t’aime pas comme j’ai aimé avant. J’ai un côté paternaliste macho qui me pousse à vouloir protéger. Tu n’as pas besoin d’être protégée, tu te suffis à toi-même. »
Ces derniers mots étaient teintés de regret et en même temps il m’en voulait un peu de ne pas faciliter cette tendance naturelle chez lui. Mais il découvrait autre chose, un rapport d’adultes dans un choix librement consenti de part et d’autre.
Jamais un homme ne m’a autant dit qu’il ne m’aimait pas en agissant totalement comme quelqu’un qui m’aimait profondément.
Jusque-là, j’avais plutôt, à une exception près, l’habitude que l’on me dise « je t’aime » et qu’on agisse dans l’heure qui suivait comme si on n’en avait rien à foutre.

Tout était étonnant et fort entre nous.

Il donnait la sécurité profonde du cœur et de l'âme. Par moment il disait, lorsqu'il était en colère, des choses qui auraient pu être terribles mais qui ne l'étaient jamais. C'étaient des mots, une explosion comme ça, qui partait en fumée d'amour.
Il était profondément responsable, totalement bon et généreux. Et il l'était tant, qu'il pouvait bien faire les pieds au mur en hurlant, c'était du vent. Il était tellement consistant que rien ne pouvait entamer sa responsabilité d'âme. C'est difficile à exprimer.
Il était là,
il est là.

*

Il y eut beaucoup de femmes dans sa vie, mais trois seulement avec lesquelles il a vécu. Ses deux premières femmes, et moi. Et il nous a assumées, jusqu'au bout pour la deuxième, et au-delà de lui pour la première et moi-même.
Il était responsable jusqu'au fond du cœur.

C'est pourquoi personne ne comprend sa sortie. Mais qui peut comprendre, sans juger, un homme aussi extraordinaire. Car il l'était. Qui peut se mettre dans sa peau, dans son cœur et vivre seulement cinq minutes comme lui ?
Alors j'aimerais qu'on essaye de comprendre cela, surtout ceux qui se sont dit déçus, et j'en connais, personne ne peut prendre un droit moral sur lui. Il les a déçus par rapport à une œuvre dans laquelle il a mis ses tripes et tout d'un coup ils jugent, ils n'ont pas le droit.
Qu'ils lisent, qu'ils aiment, qu'ils comprennent ou mieux, qu'ils ne cherchent pas à comprendre, peut-être cela viendra-t-il tout seul. Ou (pour employer ses termes) qu'ils aillent se

faire foutre. Il n’avait pas de comptes à rendre, il a fait son bilan, sans rien demander à personne.

*

J’ai vécu avec lui des années capitales car c’étaient les dernières. Des années de prise de conscience, de bilan, de souffrance et de joie pour lui. Des années où j’étais attentive, à l’écoute de lui. Il m’a d’ailleurs souvent dit :
« Tu me connais comme personne. » Et il incluait là ses plus vieux amis.
C’était vrai. Son image, ce qu’il représentait pour les gens, ne parvenait pas à m’impressionner. Par contre, l’être humain complexe et anonyme que l’on a tous en nous, chez lui, me passionnait. Et cela l’étonnait beaucoup.
Très souvent, il voulait m’emmener chez Lipp, dont il était le célèbre client depuis nombre d’années. Je n’y suis allée avec lui qu’une dizaine de fois. Je déteste cet endroit où l’on va pour se faire voir et voir. Lorsque j’y arrivais avec lui tout le monde nous dévisageait et il me prenait une envie terrible de tirer la langue ou de faire un bras d’honneur, ce qui le faisait beaucoup rire. Il disait :
« Tu es incroyable, n’importe quelle femme accourrait pour m’y accompagner et toi qui vis avec moi, non... »
« Et non ! Je vis avec toi mais ça ne regarde que nous, je n’ai pas besoin d’aller leur montrer. »
Cela le faisait marrer.
D’ailleurs des tas de gens ne savaient pas que nous vivions ensemble, et quand ils venaient à la maison, ils étaient surpris d’y trouver une maîtresse de maison. J’avais le rôle occulte de la femme orientale ; avec lui je faisais un retour aux sources volontaire. Ce qui me déplaisait le plus était bien ce côté parade que je n’ai jamais joué.

J'étais sa femme. Les racines de notre couple étaient ancrées loin au-delà des apparences dans la qualité essentielle de l'amour qui nous unissait.

Dans ma réalité, le sable de la plage est blanc et l'eau vert pâle. J'éprouve la joie tranquille et limpide de cette nature harmonieuse. Au loin, un enfant crie. Le vert de la mer déteint sur tout le paysage. Tout se brouille et vient atterrir dans la goutte qui mouille ce papier. C'est un relent poétique qui déborde du paysage paisible qui m'habite.
Il est moins le cœur, et la journée s'étire douce. Je m'y enlace au creux du ronron-câlin de mon chat qui comprend tout.

Cherche le bonheur et exalte l'esprit.
La confiance en soi et la recherche
de la vérité créent l'harmonie.
El Morya

J'ai commencé à écrire, il y a deux jours. Pour ceux qui restent, la vie s'échappe. Pendant ces deux jours, j'ai eu l'impression d'en fixer les couleurs. Il est curieux de remarquer combien la mémoire est courte en regard du désir de côtoyer la célébrité. On oublie les morts. Pour moi la mort n'existe pas.

Il a été, donc il est. De même, les faits sont ce qu'ils sont ou ont été. Je sais, vous allez me dire que je me contredis car je dis ne pas vivre dans le passé. C'est que vous m'avez mal comprise. Un être humain n'est jamais le passé. Ce dernier fait partie de lui, mais le passé n'est qu'une somme d'expériences et d'événements qui deviennent souvenirs, que nous transformons donc au fil de notre présent à l'aide de la mémoire.

Un être humain est indestructible, il est ce qu'il a été. Pour moi, la mort n'existe pas, je ne fais pas une fin. La matière transmute et l'esprit transite, mais c'est mon problème.

*

Dans la vie d'un homme il y a toujours des moments inoubliables ; pour Romain, c'était son passage à l'armée. Il en gardait une grande nostalgie, il en parlait avec regrets. Il y fut très heureux. J'en comprenais parfaitement la cause.

C’était un homme débordant d’énergie. Cette énergie se dissolvait dans l’imaginaire pour se canaliser dans ses livres.
Les livres ont souvent des naissances difficiles, psychiquement douloureuses. C’est perturbant et magnifique. Dans l’armée, son énergie était canalisée dans l’action, à travers la discipline. Comme énergie et discipline étaient de force égale, l’équilibre était atteint et l’action précise. Il se sentait donc bien, il ne pouvait pas se laisser trop aller au rêve. Il était bien. D’ailleurs, ça ne l’a pas empêché d’écrire un roman. Il était dans une structure équilibrante. Je lui avais dit tout cela et il disait qu’il n’y avait pas pensé mais qu’à la réflexion, c’était exact.
Il avait toujours été conscient du bien-être d’alors mais jamais de ces causes qu’il découvrait avec moi.

*

Mois de mai, premier soleil car il a fait froid jusqu’à présent. Quelque part dans l’éther, un être a changé de plan, oubliant ses apparences. Quelque part un « je » s’est transformé en « moi ».
Là, dans Paris, je me sens sœur de ce rayon de soleil ; Romain en fait-il partie aussi ? Et ce léger souffle qui agite un arbre me murmure-t-il quelque chose de lui ? Il faut être attentive, tout est là et nous ne voyons rien, ou si peu. Même les chats détectent des sons que nous n’entendons pas. Peut-être sommes-nous simplement encore inaptes ?
Mon chat, au pied du lit, très concentré, suit des mouvements invisibles. C’est amical et ronronnant ; nous sommes bien.

*

Romain avait le culte de la féminité.
« Il faudrait féminiser le monde », disait-il.

« Il y a une absence de féminité dans notre civilisation qui est effrayante », me disait-il encore.
Il évitait de se lancer dans des propos religieux parce qu'il était athée.
« La parole du Christ », poursuivait-il, « est essentiellement féminine. La voix du Christ était une voix de femme : tendresse, pitié, amour, pardon, force, bonté, du moins au sens traditionnel que l'on donne au mot féminité. Eh bien, ces vertus chrétiennes de la parole du Christ, ces vertus féminines sont totalement absentes des deux mille ans de notre civilisation. »
« Je crois », disait Romain, « qu'il est grand temps qu'en dehors de libertés, de droits égaux qui sont évidents, il y ait une participation de la femme sur le plan de la transformation des valeurs dites masculines en valeurs féminines ».
Romain ne comprenait pas pourquoi les mouvements féministes se réclamaient d'une sorte de masculinité à part égale avec les hommes. D'après lui, les femmes auraient dû se retrancher de plus en plus et élaborer des valeurs féminines pour en féconder notre civilisation.
« J'ai sans doute », concluait-il, « une vue trop idéaliste des choses. »
En tout cas, nous la partagions, et ce qu'il pensait rejoignait étrangement les propos apparemment plus symboliques du Mahatma El Morya :
« La mission élevée des femmes doit être remplie par la femme. Et la femme devrait demeurer dans le temple de la Mère du Monde...
« ... La tâche actuelle est de créer une position spirituellement souveraine pour la femme. Et la transmission, à la femme, de communion directe avec les Forces les plus Hautes est nécessaire en tant qu'impulsion psychologique... »[1]

---

[1] *Les Feuilles du Jardin de Morya*, vol.2 p. 76.

Qu'est-ce que la Mère du Monde ?
« Je vous ai dit que la Mère du Monde dissimule son Nom. Je vous ai déjà montré comment la Mère du Monde voile sa face. J'ai déjà fait mention de la Mère du Bouddha et du Christ.
« Vraiment, il est temps d'indiquer que la Mère unique des deux Seigneurs n'est pas un symbole mais une Grande Manifestation de l'Origine Féminine, dans laquelle est révélée la Mère spirituelle du Christ et du Bouddha.
« C'est Elle qui les enseigna et les choisit pour l'accomplissement.
« Depuis des temps immémoriaux, la Mère du Monde a poussé à l'accomplissement. Dans l'histoire de l'humanité Sa Main trace un fil incassable... »[2]
Cependant, Romain continuait :
« Notre civilisation est en proie à des spasmes virils profondément inquiétants qui nous menacent d'écroulement. »
D'après lui, le but de la virilité, l'intoxication, l'infection virile actuelles n'avaient plus que très peu de rapports avec la vérité authentique.
« Je crois », disait-il, « que si en Occident, en Amérique en particulier, toute la littérature américaine – Jack London, Hemingway, aujourd'hui Norman Mailer – est tellement obsédée par la virilité, c'est un signe de dévirilisation profonde, d'angoisse qui se manifeste à l'extérieur par le « machisme » et par des fanfaronnades de virilité et des recherches de substituts virils dont finalement la bombe nucléaire n'est qu'un exemple, une prothèse. »

À la suite de quoi, j'ai dit à Romain que nous avions la même araignée au plafond, mais qu'il l'exprimait différemment.
Il a bien rigolé, et pourtant !

---

[2] *Les Feuilles du Jardin de Morya*, vol.2 p. 156.

Intellectuellement, c'était juste ; mais j'avais commencé ce travail sur moi, cette discipline de l'esprit que sa créativité littéraire l'empêchait d'entreprendre, et dont Christ est la manifestation du parfait accomplissement.
Romain voyait juste, comme toujours face aux événements du monde.
C'est de soi à soi qu'il est plus difficile de discerner. Il me disait en souriant :
« Toute connaissance un peu profonde de soi est un peu canaille ! »
Il citait aussi Malraux qui disait, parlant de son subconscient et de lui-même :
« Ce petit tas de secrets misérables ne m'intéresse pas. »
Mais Romain admettait aussitôt que pour faire vraiment connaissance avec soi-même, il faut une bonne dose d'humilité dont il n'avait pas été capable jusque-là.
Il terminait rieur et goguenard :
« Je ne peux pas dire qu'avant soixante ans, l'humilité ait été ma caractéristique dominante ! »

Un jour, il avait parlé de la féminité en l'homme et un pauvre journaliste à côté de la plaque avait répliqué homosexualité, ce qui l'avait rendu fou de rage. Rien à voir, bien sûr. Mais je ne parlerai pas de ce qu'il a pu dire publiquement, vous pouvez le lire, il l'a écrit tellement mieux que moi.
Ayant connu la misère, il avait, de son propre aveu, un rapport curieux avec l'argent. À la fois complètement généreux et le donnant sans compter, vivant très bien, en profitant, et en même temps, ayant toujours peur d'en manquer. C'était touchant.
Je ne lui en ai jamais demandé, il m'en a beaucoup donné.
Il avait peur que son fils manque de quoi que ce soit ; il ne lui refusait rien, jamais.

Romain était d'une sensibilité extrême et il avait peur que son fils lui ressemble sur ce point-là. Il le voulait plus dur, plus égoïste, plus armé. Il a tout fait pour cela.
Mais toute tentative de vivre à la place de l'autre est forcément maladroite. Et à ce propos, tout désir de bien faire d'un point de vue trop précis n'entraîne que frustration en regard de nos propres limites.

À chaque tournant, je regarde en arrière et
je ne vois plus que ce que j'oublie. C'est un exercice de
mémoire qu'on appelle le Passé.
LC

Avec beaucoup d'imagination, on refait le chemin de sa vie à l'envers pour pouvoir le reprendre et agir différemment. Il y avait mille autres façons de faire, et on s'engage dans les mille voies possibles, et on en trouve plusieurs plus satisfaisantes que celles qu'on avait finalement prises à l'époque.
Et l'on se ronge, et l'on voudrait, et le désir frustré mine et l'on regrette et l'on oublie de vivre le présent, parce qu'on veut refaire le passé.
Et on ne le peut pas.
Et on ne le pourra jamais.
Et ce qu'on pourrait faire aujourd'hui on ne le fait pas. Si bien que le bilan est nul.
Et l'on déprime, et ça sert à quoi ?
Romain s'engageait parfois sur cette voie et je passais des heures à démonter ce mécanisme jusqu'à ce qu'il soit regonflé et écrive. Alors ses personnages le soulageaient et vivaient ce qui débordait de sa grande richesse intérieure.
« Ça m'énerve quand on m'identifie à mes héros », me disait-il souvent, « ils croient que c'est moi. C'est faux. »
C'était faux et vrai, c'était une facette de vous, de lui ou de moi d'ailleurs, une chose qu'on aurait pu... mais qu'on n'a pas... qui pourra jamais le dire ? Ce qui ne sort pas de nous dans les faits reste à jamais un potentiel inconnu, lié à une

multiplicité unique dont le cœur est la source.

*

Je suis rarement troublée dans la vie.
Quand nous nous sommes rencontrés, j'ai été très troublée, lui pas, et c'est pour cela que nous nous sommes tutoyés tout de suite, dans l'ascenseur en sortant de ce dîner.
Le surlendemain à neuf heures du matin, il m'a dit au téléphone :
« C'est Romain. Bonjour, on se voit quand ? »

Après notre première sortie tous les deux, nous sommes rentrés prendre un verre chez lui, il m'a donné un de ses livres à lire. Son fils est venu nous dire bonsoir, je l'ai trouvé très beau, je l'ai dit à Romain.
Puis quand il est parti se coucher, Romain m'a dit :
« Tu restes là ce soir ? »
« Non. »
J'étais démontée par la soudaineté de sa question, j'ai éclaté de rire.
Il s'est marré et m'a dit :
« Je ne prends pas ce non comme définitif. C'est non pour ce soir. De toute manière, ça doit arriver, alors autant que ce soit le plus rapidement possible. Je n'ai plus le temps de perdre du temps ! »
Nous étions déjà complices et je suis rentrée me coucher.
Le lendemain, j'ai travaillé toute la journée en studio et je n'ai pu l'appeler que le soir à neuf heures. Sa voix bourrue a dit, dès qu'il m'a entendue :
« Enfin ! mais qu'est-ce que tu fous, j'attends ton coup de fil depuis ce matin, viens. »
« J'arrive. »
J'ai raccroché et j'y suis allée.

J’avais l’impression que nous avions déjà fait l’amour, que nous étions déjà un couple et qu’après une séparation, nous étions impatients de nous retrouver.
Ce soir-là je suis restée mais je suis partie en pleine nuit sans faire de bruit. Le lendemain il m’a dit :
« Tu es comme un chat, indépendante, autonome, pourquoi es-tu partie ? »
J’ai haussé les épaules.
« Je n’aime pas me sentir dépendante. »
Nous avons déjeuné avec son fils qui lui a posé après mon départ des tas de questions sur moi. Il en était surpris, car apparemment il n’avait pas l’habitude de s’intéresser outre mesure aux aventures de son père. Il a même pris le café avec nous, ce qu’il ne faisait jamais, paraît-il.
Ma rencontre avec Romain fut foudroyante, dix jours après, j’habitais chez lui. Moi qui m’étais jurée de rester indépendante et lui qui habitait seul depuis son divorce, c’est-à-dire douze ans !
C’était ainsi, évident.
Nous n’en avons pas discuté. Nous l’avons fait.
Il y a des tas de choses que je ne vous dirai pas, qui sont notre jardin secret, je ne peux plus y cueillir de fleurs pour vous. Ce jardin il l’a emporté avec lui. C’est une partie de nous qui l’a suivi, moi je reste avec ce qu’il m’a laissé de lui, qu’il m’a donné et que je décide de rendre à sa mémoire.
Avec son fils, Diego, je ne parle de Romain que s’il me pose des questions. Nous avons connu la même image, mais pas le même homme. Son père est un puzzle qu’il pourra faire et défaire à vie, et ce genre de chose n’est pas un cadeau. Mais avec le discernement du cœur, la lumière viendra peut-être et je le lui souhaite.
C’est difficile d’être un bon père, mais Dieu qu’il est parfois difficile d’être un fils.
Et Diego aura du mérite, c’est sûr.

Vous pouvez apprendre par le sapin ;
il est le même, hiver comme été.
El Morya

En Grèce, nous avions loué une superbe maison sur la mer. Charme, cachet et espace en étaient les caractéristiques. C'était très agréable. Il était parti avant moi, je devais rester un mois seule avec son fils qui passait son bac. Il m'a téléphoné mille fois pour me demander de rapporter de la pommade anti-moustique, des comprimés pour désinfecter l'eau, des rames de papier pour écrire, enfin des tas de choses.
Diego réussit son bac avant de le rejoindre ; ce fut une joie. Je le chargeais des paquets pour Romain, ce qui le fit râler un peu car il partait en train avec un copain.
Lorsque, quinze jours plus tard, j'arrivais à mon tour, chargée comme un baudet, Romain avait tout trouvé sur place et c'était inutile. C'était lui tout craché, impatient, anxieux dans la réalité objective qu'il avait parfois du mal à dompter.

Le matin nous passions des heures sur la plage, il enlevait son maillot, car il était très fier et soucieux de son bronzage sans marque, et le mettait sur la tête, ce qui lui donnait l'air d'un épagneul égaré au soleil.
Cet été-là, je lui ai fait découvrir les joies du matelas pneumatique et nous partions au large, côte à côte, bercés par les vagues des bateaux sur la mer grecque et bleue qui nous portait.
Il était fou de joie comme un enfant, avec ce matelas.

« Quand je pense que j'ai vécu sans, et que j'ai passé des années au bord de l'eau. Tu m'apprends à vivre. » disait-il.
Ce séjour en Grèce fut béni des dieux. Nous avons beaucoup parlé et puis un jour il m'a dit :
« Je m'en vais, il faut que je rentre pour écrire. »
Et je suis restée quinze jours seule avec les enfants et un de mes amis professeur d'histoire qu'il avait invité et qu'il aimait bien.
Il avait une continuité de cœur incroyable mais il vivait par à-coups. Notamment ses départs étaient imprévisibles, soudains.
« Quoiqu'avec toi », disait-il, « c'est moins souvent qu'avant. »
Moi, il m'emmenait quand la planification et l'organisation ne concernaient pas d'autres personnes, ce qui était le cas pour la Grèce.

Un jour, il m'a appelée à la maison :
« Je suis à Orly, je pars. »
Étonnée, je lui demandai :
« Où vas-tu ? »
« Je ne sais pas encore. »
Soulagée, je lançai :
« Bon, tu prends un taxi et tu rentres. »
Une demi-heure après, il était là.
« Écoute, j'ai bouffé tout le fromage, et puis tu n'étais pas là et j'ai fui, j'étais nerveux... »
J'ai ri :
« Bon, tu as fait ton mini suicide ? Le fromage est un poison pour ton cholestérol, après ta fuite, ça va mieux ? »
« Ça va. »

Et nous sommes allés fêter son retour chez les Russes.

*

Le matin de sa mort, il est venu me chercher en robe de chambre dans la pièce où je travaillais, j'étais avec une amie que je lui ai présentée. Il m'a dit qu'il ne déjeunait pas là. Le temps de finir, d'avertir la bonne, j'ai couru jusqu'à sa chambre, il était déjà parti, je ne savais pas encore à quel point.

Il n'est jamais rentré dans ma chambre sans frapper même quand la porte était entrouverte ; par contre il exigeait que je rentre sans m'annoncer dans la sienne, la nôtre, même quand la porte était fermée, et ce à n'importe quelle heure.

Après déjeuner, il se reposait sur son lit, dormant ou pas, cela dépendait. Tout au long de l'année, il laissait la porte de sa chambre ouverte sur le living, et ce dernier était toujours allumé. La chambre ainsi éclairée, il pouvait s'endormir ou rester éveillé dans une atmosphère idéale. Nous étions convenus que j'entrerais sans bruit ; s'il dormait je retournais vaquer à mes occupations, sinon, il m'entendait et m'appelait et je faisais du thé que nous prenions sur son lit en discutant.

C'est ainsi que le jour de sa mort, le living était allumé comme d'habitude, sa porte ouverte.

Je suis entrée sans bruit vers quatre heures et demie, je l'ai aperçu allongé sur son lit, j'ai cru qu'il dormait et je suis ressortie faire des courses.

*

Régulièrement, il faisait un régime pour se donner bonne conscience après une période de laxisme total. Il était capable d'ingurgiter des quantités incroyables. Quand je faisais du poulet, j'en faisais deux, il en mangeait un à lui tout seul. La variété lui importait peu pendant un repas, il aimait la quantité. Il mangeait facilement un kilo d'asperges ou de légumes. Le jour viande rouge, c'était d'abord cinq cents grammes, que j'avais

ensuite réduits à trois cents, je trouvais ça énorme. Le médecin m'avait approuvée. Il mangeait souvent cinq ou six yaourts d'un coup. Je les faisais à la maison, car il les préférait à ceux du commerce. Toutes les sucreries lui étaient totalement défendues, et je ne l'ai jamais vu toucher à un dessert ; il était pré-diabétique, et sur ce plan-là il faisait très attention.
Un jour je lui ai demandé s'il aimait le miel, il m'a répondu qu'il adorait cela et en mangeait énormément avant, or, j'en prenais tous les matins mais il n'y a jamais touché ni émis un regret à ce sujet.
Je mangeais aussi souvent du halva, ce nougat turc, mais je le cachais dans le réfrigérateur et j'essayais de ne pas en manger devant lui, bien que cela ne le dérangeât pas ; il m'avait avoué en être très friand.

Ton livre donnera de la joie à beaucoup,
Mais même l'imprimeur te donnera des ennuis,
parce que les tracas sont innombrables.
El Morya

J'ai assisté à la naissance de ses deux derniers livres. L'avant-dernier était commencé quand je l'ai connu et son héroïne avait le même prénom que moi.
Il était en panne quand nous nous sommes rencontrés, comme cela arrive de temps en temps aux artistes en cours de création. Mais ça n'a pas duré longtemps, il a terminé son livre sans problème. Il m'avait parlé du titre et je n'étais pas d'accord sur ce qui fut le titre définitif. Il en avait un bien meilleur, mais j'ai simplement émis mon opinion sans insister. Quelques mois plus tard, il m'a dit regretter d'avoir finalement choisi *Les Cerfs-volants*, ce titre que je n'aimais pas.
Je n'ai rien dit. L'autre titre *Haute Fidélité* avait eu de loin ma préférence, et Romain adhérait, maintenant, à mon choix.

*

Il connaissait depuis très longtemps une péripatéticienne qu'il continuait à voir. Cette jeune femme avait une vie compliquée. Il m'en parlait souvent, elle était à la longue devenue une amie, je la connaissais bien à travers lui. J'ai essayé de la joindre pour qu'elle assiste aux obsèques, mais en vain. Quand je l'ai eue au téléphone quelques jours après, je ne

savais pas bien comment m'annoncer. J'ai commencé par mon prénom, je n'ai pas eu besoin d'aller plus loin, elle a réagi tout de suite, elle me connaissait bien aussi. Je lui ai dit combien j'étais désolée de n'avoir pu la joindre plus tôt, avait-elle pu aller quand même à l'enterrement ?

« Je n'ai pas osé », m'a-t-elle répondu.

C'était plein de tact et j'étais furieuse contre tous ceux qui motivaient de sa part une telle réponse. Je sais qu'il aurait souhaité sa présence, et je le lui ai dit.

« Si vous avez envie de parler, appelez-moi quand vous voudrez. »

C'était gentil, je me suis promis de le faire un jour.

Mais c'était une partie de leur vie qui s'en allait et je n'ai jamais rencontré A.

J'avais toujours souhaité vivre la complicité totale avec un être, intimement convaincue que c'était la seule façon de réussir un couple. Après quelques tentatives décevantes, je ne pensais plus que ce genre de rapport puisse exister.

C'est pourtant arrivé, nos rapports étaient larges, ouverts, complets. La complicité totale, mon rêve, devenait réalité. Cela ne dura que deux ans, peu importe, c'est une grande chance pour nous de l'avoir connue, de l'avoir vécue, de nous être aimés.

Romain non plus n'avait jamais vécu cette fraternité dont il rêvait, qu'il écrivait si bien et qui nous arrivait.

C'est un cadeau que nous nous sommes faits et que la vie nous a offert.

L'Amour peut créer des univers.
Amour et Sagesse sont Un.
El Morya

Le soleil brille sur l'île qui nous accueille. George Sand a aimé ce coin qu'elle a habité avec Chopin, et comme je les comprends.
La maison que Romain avait fait construire est somptueuse, quoiqu'elle ait un petit air hollywoodien un peu incongru ici. La nature surtout, la mer devant, le jardin dans le patio, une collection de cactées superbes qui, à elles seules, valent le prix de vente qu'il en a obtenu il y a un an. Romain a bradé cette maison sur un coup de tête et il le regrette. Les nouveaux propriétaires la mettent à sa disposition, d'où notre séjour dont nous profitons pour visiter d'autres maisons à vendre.
Jusqu'à la fin, il regrettera de s'en être séparé. Mais il repartira comme il est venu, sans maison au soleil.

La maison est énorme, je ne fais pas de ménage, mais les courses et la cuisine ; je le soigne, je le gâte, il mange des gigots entiers. Il lézarde au soleil, nous sommes hyper bronzés, et le soir nous nous baladons sur le port, nous voyons des amis, nous prenons un verre à la fraîche.
Un jour, sur la terrasse, j'entends miauler, Romain est encore au port où il prend son café de six heures du matin. Je sors et je le vois rentrer avec, sur ses talons, un bébé chat adorable qu'il n'avait pas remarqué.

Je m’exclame, je ris, je fonds. Romain s’assoit en riant, le chat vient droit à moi, m’escalade, ronronne dans mon cou, tout en miaulant. Il a faim, je lui donne à manger, puis il grimpe sur Romain qui ne bouge pas, stature imposante. Il va dans son cou, revient vers moi. Il nous avait adoptés tous les deux et il était adorable.
Alors, Romain s’est levé, l’a pris dans ses bras et m’a dit :
« Allez, on va tout de suite le mettre chez Nicole, tout de suite ! »
Nicole est une amie qui a une trentaine de chats chez elle, elle les ramasse tous. Nous sommes partis, j’étais déjà triste, il a répété :
« Il faut le faire immédiatement, dans cinq minutes, ce sera trop tard. »
Et nous voilà partis.
Devant chez Nicole, Romain est redevenu un enfant. Il a ouvert la porte d’entrée, rarement fermée, il a mis le chat à l’intérieur et il est revenu en courant vers la voiture ; le moteur était en marche, il a démarré comme si nous avions la maffia à nos trousses. Nous avons beaucoup ri pour cacher notre tristesse ; bébé chat était si mignon !
Le lendemain nous avons appris que Nicole avait trouvé un chat, qu’un de ses voisins l’avait adopté, et qu’il serait très heureux.
Alors, nous nous sommes confessés.
Tout s’est bien terminé.

*

Au matin du quatorzième jour après sa mort, je me suis réveillée, parcourue par ce courant que je connais bien et qui m’habite lorsque j’écris. Docile, j’ai pris un stylo et un cahier. J’ai fermé les yeux quelques instants, et voici ce que j’ai écrit d’une traite :

Il y a des grèves bleues.
Il y a des montagnes noires.
Il y a des étoiles mortes dont la lumière est encore vivante.
Il y a vous deux sur la terre, encombrés de matière et noyés d'illusions problématiques ou de problèmes illusoires.
Il y a...
Il y a vous et moi séparés par l'éther.
Il y a moi et toi réunis de pensée-lumière, et des choses grandies aux proportions cosmiques et des choses mortes qui vivent en dehors de moi, là-bas avant ma mort, avant mon passage ; et toi qui sais sans savoir ; toi qui avais raison sans culture ; toi grâce à qui je ne fus pas surpris, toi dont l'équilibre inhumain est une sorte de balance cosmique éternelle qui te vient des âges.
Il y a un trou dans ma bouche, puis des cendres dans ma chambre qui n'ont détruit de moi qu'un instrument physique.
Je me suis libéré mais j'en ai pour longtemps.
Il y a ta perception, ton écriture, ton talent.
Il y a la mienne, mon œuvre et ma compréhension toute neuve de ce que tu penses.
Il y a mon âme que tu as connue avant moi.
Il y a « je » qui est dans l'urne noire.
Il y a moi qui vogue et qui te parle.
Il y a vous dont tu es le pilier.
Mais il y a une chose quand même que je savais c'est que l'Amour est roi, ici et là-bas.
Il y a le chemin étroit mais vous le suivrez.
Il y a beaucoup de moi dans ce que vous ferez.
Il y a ma pensée qui va t'accompagner.
Calme, sereine, aimante, stable, il y a toi sur quotient éternel, qui multiplie par « amour détaché » tout ce qui se passe.
Il y a la vie qui doit continuer.
Il y a ton trouble qui n'était pas troublé.

Il y a je t'aime pour me continuer.
Il y a comme un vide mais tu sais qu'il est plein.
Il y a l'Amour, encore, beaucoup, toujours.
Il y a j'ai cru aimer et j'ai aimé.
Il y a le bien que tu m'as pourtant fait.
Il n'y a pas d'horreur ou de malaise.
Il y a l'apprentissage que j'ai commencé, et dans l'éternité où je t'ai rencontrée, il y a ce voyage que j'ai précipité.
Il y a ton écoute et je peux te parler.
Il y a un merci qui doit te parvenir, il est vibrant d'amour et de lumière légère, mais ne le reçois pas comme le mot humain, ça n'est plus ça, il est purement divin et ce mot encore n'a pas sa place ici.

*

Aux premières phrases, j'ai cru écrire un poème comme d'habitude. À la fin, ma sensation fut si extraordinaire qu'elle demeure inexprimable.

Le lendemain soir de l'enterrement de son ex-femme, après l'épisode de la voix dont j'ai parlé, nous étions au lit et il m'a dit sans préambule :
« Quand même, si ça avait été sa voix, je l'aurais reconnue ? »
Après quelques secondes, j'ai dit :
« À supposer qu'il y ait quelque chose après la mort, étant donné que le physique n'est plus, le corps, les cordes vocales, tout ça n'existant plus, il faut croire que la manifestation de l'expression est forcément différente, puisque les outils sont différents. S'il existe un autre plan, il est forcément différent du nôtre. »
Après cela, nous n'en avons plus jamais reparlé.

D'ailleurs nous ne parlions jamais de ces « choses-là » depuis une discussion que nous avions eue un jour. Je lui disais alors que, pour moi, la mort n'était pas une fin, mais un passage. De même, la conscience n'a rien à voir avec le corps physique, mais elle s'exprime simplement à travers lui, je pense que la conscience ne s'arrête pas brutalement à la mort du corps mais continue à s'exprimer sur un autre plan. Seule la densité matérielle physique meurt tandis que la conscience continue d'évoluer. Je citais à Romain une phrase d'El Morya :
« La mort n'est pas plus qu'une coupe de cheveux, car c'est de cette manière que la matière est délaissée. »[3]
Et il s'est fâché, ponctuant la fin de notre conversation, dans un désordre émotionnel furieux, d'un « Il n'y a rien du tout après ! » rageur.
Depuis, nous étions demeurés chacun sur nos positions, mais nous n'en parlions plus.

Romain pouvait parler de tout, même s'il n'était pas d'accord sur quelque chose, il demeurait calme, c'était son côté diplomate. Mais lorsque la discussion abordait ce sujet, ça le rendait curieusement furieux. Alors, depuis nous l'évitions.
Ce soir-là, au sujet de la voix, il posa sa question très calmement, mais nous n'en fîmes plus aucun commentaire, jamais. Parce que, tout ce qui est question intérieure non résolue prend une forme d'expression conflictuelle que nous avons tendance à éluder.

*

« C'est malheureux que tu n'aies pas fait d'études, tu aurais pu être un psychiatre extraordinaire, tu as cette analyse, ce

---

[3] *Les Feuilles du Jardin de Morya*, vol.2 p. 100.

discernement, cette lucidité, cette intelligence, bien que tu sois « conne » sur certains plans, qui font les grands psychiatres. »
Il me disait ça souvent, et cela me faisait rire. Mais il était sérieux. Quand il me disait « tu es conne », et c'étaient ses propres mots, c'était parce qu'il me trouvait inculte. Je lui répondais en riant :
« La culture pour la culture, ça ne m'intéresse pas. Plus on apprend dans les livres et moins on sait. Il y a des gens qui ont une somme de connaissances livresques incroyable, ça leur sert à quoi ? En général, ils sont torturés. Regarde, même les savants, quand ils savent tout, ils en reviennent à rien et recommencent à zéro parce que la vie finalement, personne ne sait ce que c'est ; ce souffle qui nous habite et qui fait toute la différence entre un corps mort et le même corps vivant. On sait pourquoi la vie s'arrête mais on n'arrive pas à cerner ce souffle, on ne peut pas le fabriquer. Or il est notre essence. Bon, alors ? Et moi je trouve que l'intelligence de la vie est bien plus importante que l'intelligence qui sert à emmagasiner ce que tous les autres ont dit avant nous. Tout a été dit, et ça nous mène à quoi ? Ça nous aide à vivre, ça ? Tu vois un peu comme les gens, pour la plupart, vivent mal ? Plus ils en savent, plus ils sont paumés. Moi je n'appelle pas ça savoir. C'est la compréhension profonde de l'être qui est valable. C'est aller au-delà de la culture. Je ne suis pas contre, mais il faut la dépasser. Même Einstein, sa fameuse formule, eh bien, c'était une intuition, il l'a démontrée après. Alors !... »
Cela le faisait rire car j'aurais pu continuer ainsi pendant des heures. En même temps, il était sérieux et amusé...
« Tu as une intelligence profonde, je ne sais pas, c'est une sagesse plutôt, c'est vrai, mais ça doit venir de tes ancêtres », disait-il, « c'est ton côté oriental. »
« Pourquoi pas ? Moi, je crois qu'il y a des siècles que je vis, et que c'est ça la connaissance. Mais ça n'engage que moi ! »

Et nous parlions d'autre chose, notamment de ses problèmes et il en avait. Et là, tout ce qu'il savait, car il était très cultivé, lui, ne lui servait strictement à rien face aux vicissitudes de l'existence.
Face à ses problèmes, il était désemparé comme un enfant. Et il avait besoin de moi, enfin pas de moi, mais de ce que justement je vivais, de ces choses qui ne s'apprennent pas dans les livres. Et de tout mon amour. C'est peut-être ce qu'il appelait mon intelligence ? Qui sait ? En tout cas, je demeurais calme et sereine, égale, et les montagnes qu'il se faisait de rien devenaient à travers moi de petites collines. Malheureusement cela ne durait que quelques heures, car il suffisait que je le quitte pour faire le marché ou autre chose et crac, je le retrouvais se rongeant à nouveau.
« Viens, tu me fais du bien », me disait-il, et je recommençais à l'apaiser comme un enfant. J'étais touchée par ce monument, ce monstre, ce génie qui, tout à coup, abandonnait toutes ses connaissances illusoires pour puiser à la « conne inculte » que j'étais (et ces mots étaient toujours tendres dans sa bouche) un peu de bien-être.
En fait pour lui, c'était une question de structure, de référence, qui ne cadrait pas avec moi. Ce que je lui apportais, ce que, pour lui, je dégageais de vie positive, d'enthousiasme, d'humour, de rire en toutes circonstances l'étonnait, ainsi que ma façon de ne pas retenir mes pleurs.
Mes comportements, pirouettants ou anarchiques, instables aux yeux de certains, étaient pour lui source de mobilité pleine de santé et de spontanéité, dont il ressentait la profonde stabilité dans l'équilibre dont pour lui je faisais preuve, jour après jour.
J'étais comprise ! C'était délicieux « d'être » tout simplement, sans fard et sans masque, avec et pour l'homme aimé. Enfin une relation épanouissante que nous vivions ensemble, totalement.

L’intelligence de comprendre l’autre, sans donner dans les pièges des apparences, nous l’appliquions au couple. C’est l’intelligence du cœur, la seule que je revendique !

*

Je lui faisais du lapin à la moutarde et il le mangeait entier, en une fois. Il aimait manger, quoique souvent il engloutissait en pensant à autre chose. Mais quand c’était loupé, par contre, il se levait et allait jeter le contenu de son assiette à la poubelle. La bonne espagnole qui ratait une grillade sur deux, a vu nombre de biftecks valser. Alors nous avons changé de bonne espagnole !

Je mettais des fleurs partout dans la maison. Il aimait les fleurs autant que moi. C’était très grand chez nous, et un jour, pour ne plus être de corvée de fleurs, j’ai essayé de mettre dans le living un bouquet de grandes feuilles séchées, mélangées avec ces plumeaux blancs très décoratifs. Mon chat, qui ne touchait jamais aux fleurs fraîches – il faut croire qu’il avait avec elles des rapports particuliers – s’est jeté sur ce bouquet avec délice. J’ai retrouvé le tout par terre, et ce qui est plus grave, le superbe vase italien qu’aimait beaucoup Romain, s’était brisé.
J’étais désolée. Mais il n’a pas eu un mouvement d’humeur, il n’a rien dit du tout. Je me tenais souvent dans le petit salon où nous regardions la télévision, il y avait un joli canapé neuf. Mon chat y faisait ses griffes avec volupté, ainsi que sur les deux fauteuils qui l’encadraient. Je le grondais, j’essayais de le dresser et un jour Romain, très calme, m’a dit :
« Laisse-le faire, Chou, on s’en fout, ça n’est pas important, il faut bien qu’il vive sa vie. »

Il aimait beaucoup les chiens. Il avait perdu quelques années auparavant son fidèle compagnon, un chien jaune, Sandy, dont il gardait des photos ; il le regrettait beaucoup. Et un jour, en Espagne, un chien qui lui ressemblait énormément est venu lui faire fête en lui léchant les mains. Nous étions à l'entrée d'un casino, le soir, et il a pleuré.

*

Il faut que je revienne une fois encore à ce jour où nous avions tous les deux entendu la voix parce que, juste avant, il était entré dans le living en me disant :
« C'est dommage qu'elle ne puisse pas voir ça, elle aurait été si contente. »
En effet au cours d'une conférence de presse, il venait de remettre certaines choses au point comme son ex-femme l'avait souhaité de son vivant.
Et je lui ai répondu :
« Mais qui te dit qu'elle ne te voit pas, tu n'en sais rien. »
Il n'avait pas répondu. Il était simplement sorti pour aller fumer un cigare dans le petit salon. C'est à ce moment-là que nous avions entendu la voix, comme je l'ai déjà raconté.

*

Ce matin, il est parti en claquant la porte, je ne sais plus pourquoi, mais c'est sans importance. Ce qui compte c'est qu'il est revenu avec une superbe fleur rouge inconnue. Il me l'a donnée pratiquement en se sauvant, maladroit et gêné. J'étais dans la cuisine, je l'ai rattrapé dans le living pour l'embrasser. Lui qui maniait si bien les mots, ne s'exprimait dans notre amour que par des actes, ce qui est inhabituel en général mais superbe à vivre, pour moi.

Pour son fils, son amour, il s'inquiétait sans arrêt, à tout propos. Pour ses études, ce qu'il ferait dans la vie. Romain était terrorisé à l'idée qu'il pourrait écrire. La difficulté qu'il aurait après lui l'angoissait. Il aurait voulu tout lui donner, déjà. Lui faire sa vie, presque.

C'est difficile d'être père et mère à la fois. En même temps il se reprochait de l'avoir trop gâté.

« Il n'est pas dans la réalité », me disait-il souvent. « C'est de ma faute, j'ai tout loupé. »

Bien ou mal, qui peut le dire ? Mais Dieu que cet enfant a été aimé.

C'était une préoccupation constante pour lui.

Et puis un jour, il m'a dit :

« De toute façon, les dés sont jetés pour lui, je n'y peux plus rien du tout. »

Je n'étais pas de son avis, mais il y avait du vrai. Je comprenais ce qu'il ressentait, en fait, cela voulait dire :

« C'est trop tard, je ne peux plus changer le père que je suis. »

*

« C'est affreux ça, ne le mets plus, ça ne te va pas, ça fout ta jolie silhouette en l'air. »

C'était un survêtement, un training fuchsia rigolo. Je l'ai donné. Il m'aimait bien habillée.

Ce même jour, devant la télévision, il a passé un doigt le long de mon profil.

« Tu as un beau profil de médaille. »

Puis il a regardé les nouvelles, tandis que je lui versais son café.

Pour les uns, sa sortie ne fut pas à son image. Son image était si peu de lui.

Pour les autres, c'est une sortie qui lui ressemblait.

Comme quoi, le regard extérieur, dans sa profonde subjectivité, lui a prêté ce qu'il croyait pouvoir attendre de lui, aux vagues des fantasmes que lui collaient les uns et les autres avec beaucoup d'application, en relation avec « ses vies » d'homme public dont on ne prend plus l'écrivain trop au sérieux, tant il est capable d'exceller au sein de nombreuses activités.
Puis-je vous suggérer de lire *La nuit sera calme* qui me fait aujourd'hui encore éclater de rire ? L'un des passages délirants, pour moi, étant le texte du télégramme que Romain adressa à Bidault au Quai d'Orsay lorsqu'il était en poste à Berne.
C'est vraiment superbe. De lucidité, d'humour, de dérision, de réalité !
Ce livre tout entier est le son authentique de la voix du cœur de Romain, sa réalité. C'est à ce livre qu'il nous a tous renvoyés dans sa lettre, la dernière, celle que j'ai trouvée à ses pieds, sur notre lit, le 2 décembre 1980.
Tout ce qu'on fait est l'expression d'une partie de nous, et si ça a l'air de ne pas nous ressembler, c'est qu'on nous connaît mal. Un être humain est multiple, a fortiori un créateur. Pour comprendre, il faut admettre, pour admettre, il faut pratiquer la tolérance sans faire référence à soi. Quand on comprend, on peut enfin aimer sans juger. Aimer l'autre pour lui, tel qu'il est mais avec lucidité. C'est ainsi que l'on élimine l'intransigeance et le sectarisme, la passion aveuglante et son défilé de réactions. C'est ainsi que l'amour peut s'exprimer pour une meilleure compréhension.

Il me disait souvent :
« Je t'ai rencontrée trop tard, j'aurais dû te connaître il y a vingt ans. »
Et je répondais :

« Non, car il y a vingt ans, tu étais différent et je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui. Je crois que tout arrive à point nommé, et il ne faut rien regretter. »
Laconique, il jetait, entre deux bouffées de cigare :
« C'est vrai », sans aucune conviction.
« Tu ne regrettes jamais rien ? » ajoutait-il.
« Non. »
« Tu es bénie des dieux. »
Je répliquais en riant :
« Drôle de réflexion pour un athée ! »
« Façon de parler ! Tu as de la chance de ne rien regretter, moi il y a certaines choses que j'aimerais refaire différemment. »
Parfois, quand il était vraiment bien avec moi, après un événement difficile, il me disait aussi :
« C'est ma mère qui t'a envoyée ! »
Je ne faisais pas de commentaire, mais il ne croyait à rien, sauf apparemment au pouvoir post-mortem de sa mère ; là c'était différent, elle était bien capable à son avis de bouleverser l'ordre humain établi ! Ce qui est un début de foi ! Et il le savait bien dans le fond, bien que pour la forme il l'ait complètement nié.

*

Il y avait à la maison un couloir tout blanc éclairé tout en blanc : sinistre comme dans un hôpital. Un jour, j'y ai mis des spots de couleur pour changer et réchauffer un peu.
Comme j'avais participé, en tant que danseuse à bon nombre d'émissions de télévision, « C'est ton côté Guy Lux », m'a-t-il dit en se moquant de moi.
Moi, je trouvais que ça avait un petit côté bordel qui m'amusait. Nous en avons ri.
De mon côté, je mettais tout le temps de l'encens, il ne supportait pas, alors il se barricadait de son côté et nous

passions quelques heures parallèles l’un à l’autre, dans nos atmosphères respectives, puis nous nous retrouvions ensuite en terrain neutre, en général dans le living.

L’esprit n’entre pas dans le Temple de la Promesse
pendant une vie mondaine.
La joie se trouve aux portails de ton cœur,
mais les Mots sacrés y pénètrent difficilement.
El Morya

Il vient de s’habiller, il est superbe dans son costume marine foncé presque noir. Une goutte de parfum, je suis prête. Et nous voilà partis. Je conduis. Nous sommes invités par une attachée de presse très connue, c’est son anniversaire, nous avons plusieurs petits cadeaux. Il y aura le « Tout-Paris » du show-biz. Romain est déjà dans sa tête sur le chemin du retour.
« Ce dîner, quelle barbe !... »
Bref, tout « l’emmerde », comme il dit.
« Mais ça sera peut-être sympa ? On va voir, et puis on peut toujours partir. »
Nous arrivons là-bas, télé et photographes à l’entrée, elle se précipite sur lui, l’embrasse, me dit bonjour. On entre, il y a des tas de gens. Guy Béart vient m’embrasser, j’ai travaillé avec lui, il connaît Romain, il est étonné de nous voir ensemble, il ne savait pas.
Ça parle, ça rit, ça boit, ça tourne, ça crie, ça s’exclame... ça nous emmerde.
On se regarde, les yeux rieurs.
On échange un « on se barre ? » muet, et on sort.

On va dîner tous les deux, en tenue de gala, dans un chinois excellent qui ne paie pas de mine, avec le même goût pour l'essentiel, la même fuite du superficiel.

« Tu es la première femme que je connaisse qui ne joue pas, et Dieu sait si j'en ai connues ! Toi, tu es. Tu n'allumes pas, tu ne joues jamais, tu es, comment dirais-je... authentique. »
Je ne dis rien car c'est exactement ce que je ressens à l'intérieur, très loin. Mais qui pouvait le percevoir ?
Lui, bien sûr.

*

Il a passé deux jours dans le Midi pour un congrès littéraire. En rentrant, il m'a raconté l'hôtel, les gens, les discours, la bouffe, tout. Et il a ajouté :
« Il y avait une Noire qui servait à table, elle avait un de ces culs ! Je l'aurais bien troussée entre deux portes. »
J'ai éclaté de rire.
« Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? »
« Ça n'était pas possible, mais je me marrais tout seul, car je parlais très sérieusement avec mes voisins de table dont une jeune femme charmante à ma droite, et je me disais que s'ils pouvaient lire mes pensées, ils seraient horrifiés !... »
Et là-dessus, il m'a décrit le postérieur de la serveuse, et sa jupe, sans oublier le tablier blanc, très important !
C'était sympa et gai.
Mais derrière ces propos libres, la réelle complicité qui nous motivait avait pour cause unique et essentielle l'amour qui nous animait. Nous cheminions ensemble avec nos instincts, nos impulsions et nos désirs. Ils existaient. C'est pourquoi, tolérant tout l'un de l'autre, nous n'éludions rien. Plus l'amour est fort, plus il se dégage, malgré nous, de ces contingences

physiques qui font de nous des hommes et des femmes dans des apparences dont l'âme ignore les différences.
L'amour est un défi dont l'équilibre se cherche et se trouve aux plateaux d'une balance qui nous est propre à chacun. Nous sommes donc l'objet de ce défi permanent, c'est pourquoi l'amour authentique ne s'applique pas à un objet extérieur. L'Amour est un défi à l'Absolu, il est donc sans objet.
Tout naturellement, sans en parler, nous avions, Romain et moi, trouvé ce fil du rasoir sur lequel nous partagions, d'un même cœur, l'authenticité qui, en nous, ne demande qu'à s'exprimer.
Et le cul de la Noire en faisait partie !

C'est parce que je crois en l'homme que je crois en celui que l'on appelle Dieu. Nous avons en nous un tel potentiel dont nous ne nous servons pas, et pour cause, puisque nous l'ignorons.
Se connaître et se maîtriser pourraient être les moyens de canaliser ce potentiel.
Quand je vois la nature, je me sens partie intégrante de cette VIE UNE qui anime tout ce qui est vivant d'un même souffle : le cul de la Noire, un arbre, une fleur, la mer, Romain, vous, moi... que j'intègre dans ma coopération active à l'univers tout entier.

*

Depuis six mois, je n'ai plus la présence physique de Romain, mais il me semble que seuls les détails superficiels et quotidiens ont changé. Ce qu'on appelle la vie est différente pour moi, c'est certain. Mais, par contre, il y a quelque chose de fondamental qui n'a pas bougé et qui évolue avec le temps, qui est là. Et cette chose, c'est ce qu'il y avait déjà et

que vous avez peut-être senti à travers ce que vous avez déjà lu. C'est ce qui se passe au-delà des faits et gestes. C'est cet impalpable dont découlent les faits et gestes, c'est cette essence, ce courant qui passe d'âme à âme, de cœur à cœur et qui est inexprimable. C'est cette chose qui transparaît, que l'on perçoit mais qui est tangible.
Eh bien, cette chose-là – le mot le plus adéquat serait Amour – mais il a déjà été si galvaudé, qu'il faudrait avant de l'employer le débarrasser de tout ce qui l'encombre comme la jalousie et la possession, la mesquinerie et la séparativité... La passion aussi...
Eh bien, cet état qui est l'Amour, demeure sans chagrin, sans joie, immuable et pur, éternel. Cela ne s'arrête pas, c'est là, un point c'est tout. Et tout ce qui pourrait s'y rajouter, comme les pleurs, le chagrin, la révolte serait complètement égoïste et le ternirait. Il n'y a pas à accepter, à se soumettre à un destin quelconque ou particulier, à comprendre ou essayer du moins, à être triste ou désespéré, il n'y a rien de tout cela, pour moi il y a simplement et seulement à AIMER. Et alors, tout devient calme, serein, paisible.
AIMER mieux, AIMER plus, AIMER encore.
AIMER c'est donner tellement qu'on n'a plus besoin de recevoir.
Un jour que j'assistais, dans les locaux de l'ONU, à la conférence annuelle de l'école Arcane à New York, l'un des intervenants, membre de l'ONU depuis de nombreuses années, parla de l'amour en ces termes :
«... et lorsque vous dîtes aimer quelqu'un, en attendant un retour de sa part, que pour vous l'amour est donnant donnant, vous vous trompez, ce n'est pas de l'amour, c'est du business !... »
Comme c'est juste !

Aimer c'est ne rien demander à l'autre, tout lui accorder dans la joie. Cette joie indépendante du bonheur, cette joie égale dans l'inégalité quotidienne. La joie de l'âme, dans la paix.
Et ça, quand vous l'avez, personne et rien ne peuvent vous l'enlever,
pas même la vie,
pas même la mort.
Cela demeure.

*

J'aime ainsi, totalement, sans passion, sans jalousie, sans possessivité. Je ne suis pas une sainte, je suis faite de chair et de sang comme vous, j'ai des défauts et des qualités comme vous, et si je peux aimer de cette façon, c'est que c'est aussi à votre portée. Si j'écris aujourd'hui cet hymne à l'Amour serein, tout juste après le départ de l'être aimé, c'est que je suis sereine. J'ai le sentiment d'un accomplissement, d'une réalité, pas d'une fin.
Mais j'avoue que j'ai été privilégiée peut-être. J'ai été motivée par un être exceptionnel. C'est très difficile d'aimer au fond. Mais quand l'autre répond sur le même plan, sans mesquinerie, sans mensonge, ça aide diablement. Et j'en parle en connaissance de cause. Avant, j'ai essayé, notamment une fois, et je me suis ramassée avec mes idées à part. On me disait que j'étais folle et inconsciente, que ça ne pouvait pas se vivre... En fait, on ne pouvait pas l'assumer. Il faut être pur dans le cœur pour assumer une telle forme d'amour et Romain était incontestablement un cœur noble et pur. Mais je demeure persuadée que c'est la réalité humaine de notre héritage divin.

Pour vous qui n'y croyez pas ou plus, c'est vrai, ça existe, je l'ai vécu, à quarante ans, en pleine possession de tous mes

moyens, je l'ai vécu et c'est merveilleux. Peu importe ce que ça a duré. Ça existe.
Cela fut, c'est. Et c'est rassurant. Et c'est beau. Ces rapports privilégiés, complices, tendres, pleins d'humour et aimants existent. C'est ce qui compte.
Il y a en fait l'Amour, et nous, pauvres petits humains ignorants, on le traficote, on l'estropie, on l'arrange au besoin du moment. On en fait l'amour filial, l'amour conjugal, l'amitié, la passion... eh bien non, on aime ou on n'aime pas, on ne peut pas compartimenter l'Amour. Quand vous donnez un morceau de pain à quelqu'un, avez-vous une manière différente de le donner à votre fils, à votre mari, ou à votre mère ? Non ? Alors, pourquoi le faire avec l'Amour ?
Nous vivons un énorme malentendu : nous adaptons l'amour ; il ne s'adapte pas. Il est. Il peut être reçu différemment selon les personnes mais ça, c'est leur problème. Occupons-nous d'abord de donner vraiment, sans analyser ce que cela suscitera, puisque cela dépend de l'autre, et donc nous échappe.

Mon chat joue comme un fou avec une boule de papier froissé. Il me la rapporte sur le lit et je la lui renvoie, ça peut durer des heures. Romain me disait toujours que c'était incroyable pour un chat. Je lui renvoie pour la énième fois la boule sur la moquette et là il vient de s'allonger quand même, il n'en peut plus.
Je ne suis pas sortie depuis deux jours, j'écris sans arrêt, tout est calme et je suis bien. J'essaye de faire de chaque instant de ma vie une perfection dans le moment vécu. J'essaye toujours d'être à mon maximum. De dépasser à chaque fois les détails pour vivre l'essence des choses. Essayez, c'est difficile au début, mais ça amène la paix dans l'accomplissement de soi. C'est peut-être ce qui s'appelle aller au bout de soi et des choses.

On vient de m’appeler de Corfou pour me dire que son fils est bien arrivé. Je le suis du cœur comme lui l’aurait fait, mais sans angoisse, à ma manière.

Il faisait un temps superbe sur l’île où nous étions, et ce jour-là, des amis nous avaient invités à une promenade en mer. Il a dit oui au téléphone. Sitôt raccroché, il m’a dit : « Non, je n’ai pas envie », il avait du mal à dire non. Romain avait toujours peur d’offenser les autres. En l’occurrence, il n’aimait pas le bateau. Son impossibilité à dire non me faisait rire, mais c’est toujours moi, après ses « oui », qui arrangeais les « non ». Il me laissait me débrouiller, c’était devenu un jeu, et parfois, il faut bien le dire, c’était comique !
Un de ces fameux soirs où la journée pâlissait des odieuses complications qu’elle avait semées, inconsciente de leurs éclats, et comme le cortège de la nuit commençait sa lente procession vers l’oubli d’un sommeil réparateur, il m’avait dit :
« Je ne sais comment j’ai pu vivre sans toi jusqu’à présent, ça me paraît incroyable. Chellabi (dans ces moments-là, il m’appelait par mon nom de famille), tu es très sympathique. »
Et il m’a prise dans ses bras.
Ces moments-là me manquent.

À une époque, je travaillais à Londres dans un studio d’enregistrement, il m’appelait souvent :
« Chou, ton chat s’ennuie, il déprime, il passe des heures devant la porte d’entrée, rentre vite, tu nous manques. »
C’était adorable.

À la fin il aurait voulu perfectionner sa vie, la refaire en mieux, sans erreur, comme un roman qu’on fignole avant de le publier.

Soixante-cinq années vécues au gribouillis d'activités diverses et prenantes.
Soixante-cinq années remplies d'une vie intérieure intense dont une trentaine de romans retraçaient la sinuosité du parcours riche et fructueux.
Soixante-cinq années que l'homme n'avait pas vu passer et qui le laissaient désemparé, étonné et meurtri au seuil de lui-même, encore plein d'appétit, mais l'estomac lourd des indigestions recensées et passées au crible d'une pensée investigatrice dont la fébrilité ne lui accordait plus aucun répit.
Soixante-cinq années bien remplies, certes, mais que Romain aurait aimé peaufiner comme un roman.
Remanier le roman ou le caractère du héros ? C'est là qu'il atteignit, au terme de ces soixante-cinq années, le point de non-retour qui, en fait, va de soi à soi.
Devant l'énormité et l'impossibilité de la tâche, il a tiré un trait net. Lui qui avait fait tant de choses, il ne supportait pas son impuissance à rectifier, raturer, améliorer. En fait, il ne s'est pas approuvé, il n'était pas bon au tirage.
Vu de l'extérieur, ça semble insensé, mais n'oubliez pas, Romain était un pur, un vrai. Fragment d'Absolu, il y est retourné.

Il piquait des colères pour rien, parce que c'était une soupape de sécurité et puis pour une chose importante il était capable d'être complètement calme. Les gens confondaient souvent ces deux aspects et il en imposait, il intimidait, il faisait peur. Moi, j'avais trop d'amour pour lui pour en avoir peur.

Au dîner chez une comédienne mariée à un auteur, il a raconté très sérieusement une histoire qui nous a fait pleurer de rire, moi particulièrement, je ne pouvais plus avaler. J'en

ai ri pendant des jours et aujourd'hui encore, je ris en l'écrivant.
Un jour, en Angleterre où il séjournait, il avait été malade, et on ne trouvait pas vraiment le médicament lui convenant. Alors le médecin, un ami, en désespoir de cause, lui avait dit :
« Écoute, Romain, j'ai un nouveau truc qui fait des miracles dans ces cas-là, mais c'est encore expérimental, on en a difficilement, ça n'est pas encore dans le commerce. »
Bref, il avait fini par s'en procurer et il en a donné à Romain alors qu'ils passaient un moment ensemble. Tout à coup, Romain s'est mis à courir comme un fou autour du bureau en hurlant, les yeux exorbités. Ce fut l'affolement général. On ne pouvait plus l'arrêter. Finalement, ils ont réussi à le faire asseoir et au bout d'un long moment il a pu expliquer qu'il avait vu des chevaux se ruer sur lui et qu'il lui fallait s'échapper. Il y avait probablement une plante quelconque là-dedans mais il est le seul à qui ça avait fait cet effet-là.
Mais ce qui était drôle, c'était la façon dont il le racontait ! En plus, l'imaginer physiquement faisant ce cirque était très drôle aussi, lui si imposant de stature, si beau, si grave.

Il y a quelque temps, je déjeunais avec une amie de Romain qui est devenue mon amie.
« Il était triste, il avait le sentiment qu'il ne se donnait pas assez, tu lui apportais tout, et il m'en a parlé plusieurs fois, ça le rendait triste. Je lui ai dit qu'il t'apportait beaucoup aussi, que c'était merveilleux de partager la vie de quelqu'un tel que lui, etc. »
Oui, mais le plus important n'est pas là. Il m'a tout donné parce qu'il s'est livré entièrement.
Il me disait :
« Tu es la personne au monde qui me connaît le mieux. Je t'ai tout dit. Tu sais tout et surtout tu as tout compris. Je croyais bien tout savoir de moi-même mais tu me révèles des choses

qu'à travers toi je redécouvre, d'un point de vue différent. Tu éclaires ma vie et mon passé d'un jour nouveau.
J'ai parfois surestimé ma force intérieure, la confondant sans doute avec la force de mon image. »
Il m'a tout donné de lui, il s'est livré totalement comme jamais à personne d'autre.

Il ne disait jamais « je », il disait toujours « nous ».

Il ne riait pas avec son fils. Leurs rapports étaient basés sur la raison, l'équilibre, la culture, d'adulte à adulte. Il ne l'a jamais traité comme un enfant, il ne le pouvait pas car son fils l'intimidait. Et c'était réciproque peut-être. Mais il l'adorait. Quand on traite d'adulte à adulte, on peut rire, mais quand l'un des deux est encore un enfant, ça ne marche pas, le rapport est faussé.

Au moment où il a décidé d'en finir, je me faisais faire un soin chez Carita et j'étais si bien que pour la première fois, je m'y suis assoupie. Quand je suis rentrée, j'ai cru qu'il dormait, tant il semblait paisiblement allongé. Mais ma fébrilité à aller faire des courses pour le laisser dormir me fait dire, aujourd'hui, que mon cœur savait déjà.

« L'écueil du couple est la non-communication. Même au plus profond de l'amour, l'homme et la femme n'ont pas de fraternité. Leur drame, en dehors des situations d'amour ou des situations d'attachement profond, est une forte absence de fraternité qui les empêche de dialoguer sur ce qu'il y a de profond, de dangereux, de menaçant, d'où leur incommunicabilité. Il y a des couples qui terminent une vie sans avoir parlé.
Des siècles de préjugés font que l'homme doit conserver son image virile et supérieure, la femme son image féminine, douce et soumise, et finalement l'échange franc, ouvert, y

compris dans le domaine sexuel, leur est tabou. Et c'est cette absence de communication que j'appelle un manque de fraternité. »
Voilà ce que disait Romain, tandis que son regard clair se posait, tranquille et ouvert, sur moi. J'approuvais à deux cents pour cent. Notre merveille, c'était cette fraternité.

Ce soir, je suis seule, j'ai une crève carabinée et suis fiévreuse, ça passera, mon chat me l'a dit aussi. J'ai soif, très soif, je vais me faire un tilleul énorme et je vais essayer de bien dormir. Demain ça ira mieux. J'ai beaucoup de chance d'entendre, au silence de Romain, la voix de son cœur, toujours présente.

*

Quelquefois, il entrait dans la chambre tel Don Quichotte, un journal à la main (il les lisait tous, américains et français) et me disait d'un air outré et furibond : « Regarde, les salauds, je vais écrire... »
Il s'agissait souvent d'un article sur lui, sur quelqu'un qui le touchait ou de la critique d'un de ses livres qui l'avait mis hors de lui.
Je lisais tranquillement tandis qu'il allait, dans sa frustration, se restaurer à la cuisine.
Quand il revenait, la plupart du temps, je lui disais :
« Laisse tomber, Romain, quelle importance, c'est leur métier. N'oublie pas que tu es un homme public, il faut savoir assumer ce genre de choses, et puis ça n'est pas si terrible. »
Il tournait en rond, puis allumait un cigare :
« Tu as raison, mais merde... »
En fait, il était blessé, il voulait qu'on l'aime : ses lecteurs, le public, tout le monde ; il était très préoccupé par l'opinion.

Moi, je m'en moquais totalement mais je comprenais que cette injustice révoltante qui l'entourait puisse le miner.
Enfin, j'arrivais à le calmer, mais il ressassait les phrases, les mots qui le troublaient.
« Toi, tu y penses encore, mais les gens l'ont lu ou pas, et c'est fini maintenant. Le propre de l'information, c'est qu'une nouvelle en chasse une autre. C'est si vite oublié, même pour quelque chose de très important. Ça fait quinze jours dans le pire des cas et on passe à autre chose. N'y pense plus. »
Mais il était fabriqué ainsi.
L'injustice le révoltait.
Et lui qui était si honnête, qui ne mentait pas, il était capable de mentir (white lies, comme on dit en anglais, pour un mensonge pieux) pour voler au secours de quelqu'un et sauver son honneur. Il s'engageait pour les autres, sur son honneur, pour les blanchir si besoin était. Souvent il a été trahi par les siens, car il est difficile d'assumer l'honnêteté de quelqu'un quand on est soi-même menteur. L'honneur des femmes qui le concernaient était sacré par exemple. Il était, même lorsque cessait toute relation, d'un tact et d'une délicatesse absolus, toujours présent en cas de nécessité, d'appel au secours.

Ce que j'appelais complicité entre nous, il le qualifiait de fraternité : nous avions raison tous les deux.
La complicité n'est possible que dans la fraternité sinon elle n'a aucun fondement et n'est qu'un jeu de réactions dont les mots sont les dés que l'on jette au tapis instable du partenaire.
Dans la plupart des couples dits modernes, l'illusion de la complicité est un jeu où la mise et la donne sont des enjeux faussés, dont l'apparente compréhension superficielle ne scelle qu'une discorde profonde. L'agressivité en est le moteur, et l'orgueil le masque.

Quand l’un tombe, l’autre se déchaîne, les dés sont jetés, le jeu n’en vaut plus la chandelle. C’est ainsi que fonctionnent la plupart des couples qui se disent libérés.
La fraternité dont parlait Romain et que nous vivions n’a rien à voir avec cela.
C’est une union qui a pour base le soi et pour réceptacle le cœur. Au-delà du sexe, de la forme apparente qui installe les différences, au-delà de l’homme et de la femme se trouve l’être, l’essentiel, dans son expression non encore formulée.
Lorsque ce point subtil est perçu par l’un chez l’autre, en dehors des exigences de l’attraction sexuelle qui régit les corps, en dehors de l’échange intellectuel qui formule les idées et les raisonnements, en dehors de l’accord ou du désaccord passager, on trouve, d’un même cœur, un dialogue direct qui préside, dans l’inclusivité de l’autre, à tous les rapports extérieurs. Ce dialogue s’installe de haut en bas, des « soi » aux « je » dans une union dont la vie quotidienne du couple est l’expression concrète.
Lorsque ce point est trouvé, lorsque ce dialogue existe, la fraternité peut être vécue car elle exprime la fusion des deux « soi ». C’est ainsi que Romain et moi expérimentions, vivions et manifestions cette fraternité, dans la complicité authentique qui en découlait.

Chaque événement est pour toi une page du futur.
Travaille avec vaillance et dans la paix.
El Morya

Il fait très beau sur Paris, nous prenons un café place de la Contrescarpe. Les gens nous regardent, certains ont reconnu Romain. C'est pourquoi, en public, très souvent, nous sommes silencieux. Le café fini, après avoir un peu lézardé, nous nous levons sans un mot, d'un commun accord. Romain me prend par la main, et m'emmène dans une petite rue proche.

« Tu vois cette fenêtre, c'était ma chambre, je n'avais pas un centime à l'époque. Quand je n'avais plus rien à bouffer, j'allais chez des amis, et en particulier chez Alain, mon ami de toujours, tu sais ?... Eh bien, il me faisait payer mon repas, et je refusais de rester sous prétexte d'un rendez-vous. C'était mon meilleur ami... »

Je n'en reviens pas.

« Mais je ne savais pas qu'il était comme ça ! » dis-je.

« Oui, il a toujours été radin, d'ailleurs après, je ne l'ai plus vu pendant quelque temps, c'était trop... »

Nous continuons notre promenade.

« Ma mère m'envoyait des provisions à l'époque, je vivais dessus et puis en fin de mois je faisais ceinture. »

Quand je pense à ce qu'il mange, à son appétit énorme, je me demande si ça vient de là ou si c'était dur à l'époque parce qu'il avait déjà ce gros appétit. Il ne sait plus bien. Il pense à autre chose, je l'accompagne en le laissant avec lui-même.

Il tient ma main comme une bouée. C'est bon d'être là, à deux, vraiment.

Sa maîtresse, sa femme, sa passion, son amour le plus dévorant a été la littérature. Et ses maîtresses, ses femmes, ne l'ont jamais compris. Il me racontait que lorsqu'il écrivait, une de ses femmes, jalouse de ce temps qu'il ne lui donnait pas, s'installait dans son bureau :
« À la longue, ça ne pouvait pas marcher » me disait-il, « il est vrai que celle-là était une femme-enfant, mais quand même... »
Il est pourtant fascinant d'avoir un mari qui mène plusieurs vies à la fois en écrivant. On a envie de l'entourer, de le préserver pour qu'il les vive mieux et à fond.
Être là en le laissant seul, c'est exactement ce dont il avait besoin.
Quelquefois, en pleine journée, alors qu'il écrivait et que je lisais dans ma pièce, il y faisait irruption et me disait :
« J'aime sentir ta présence. »
Il avait absolument besoin d'une présence féminine, pas forcément moi je pense, mais une présence calme.
« Veux-tu un thé ? »
Il s'installait alors près de moi pour une pause et nous prenions le thé qui était devenu un rituel pour couper l'après-midi, et je m'arrangeais toujours pour ne pas avoir à sortir ou pour être rentrée à temps.
Dans ces moments-là il était à la fois absent et présent. Nous prenions le thé avec ses personnages qu'il suivait. Son œil bleu regardait à travers moi quelque possibilité d'action pour telle ou telle situation qu'il continuait à vivre. Je ne disais rien, attentive à ne pas déranger, mais je savais que ma présence lui était précieuse. Il me disait souvent :
« Tu es parfaite, tu ne deviens envahissante que quand tu n'es pas là. »

Romain disait qu'il ne rêvait jamais. Mais depuis quelques années, ça lui arrivait de temps à autre. C'était normal, il rêvait éveillé, il fallait bien qu'il se repose la nuit. À la fin, l'imagination avait une telle emprise sur lui, qu'il se demandait comment il pouvait encore écrire. Elle était passée totalement dans le quotidien et le canal de l'écriture était débordé, noyé, il me disait :
« J'ai trop de choses en tête. »
C'était vrai, il aurait pu faire encore des tas de livres, mais trop, il ne pouvait pas discipliner son imagination, elle débordait tant sur la vie, qu'il était comme un enfant devant trop de jouets neufs, il ne savait plus quoi prendre. Il y avait encore en lui mille facettes humaines littéraires, géniales, il était inépuisable mais seulement épuisé par la pression d'un entourage exigeant, inutile, préoccupant et obsédant.
Des parasites brouillaient autour de lui ce canal littéraire qui s'imposait à lui, pressant.
Des gens vivaient à ses crochets, menaçant sa tranquillité d'écrivain avec leurs exigences psychologiques. Leur besoin de lui le poussait aux limites de ce qu'il pouvait endurer, un climat odieux s'était installé, il était tiraillé, étouffé, oppressé par une ambiance faussement détendue, par une tension toujours plus pressante où sa générosité et sa gentillesse se heurtaient au tonneau des Danaïdes d'exigences toujours renouvelées. J'étais furieuse, mais je comprenais son incapacité à dire non. Il était « bouffé » par le réalisme froid et sans répit de ce que nous appelions la meute. Que certains ne me disent pas qu'ils l'ont aimé, c'est faux. Ils ont profité non seulement de l'homme mais aussi de l'écrivain.
Tous ces soucis, son imagination les enfourchait, les amplifiait, les déformait, les refaisait pour le laisser physiquement épuisé et sans solution réelle.

Il payait cher le prix de son génie littéraire. J'étais la digue et le pont, mais il passait par-dessus, s'y brisait et suivait le rythme de sa propre marée. La digue a beau être en béton armé, elle a beau ne pas bouger, l'eau est trop fluide pour s'y arrêter ou s'y accrocher.
Mais j'étais là, un roc ou une île au milieu de ses tempêtes, et l'espoir pour lui de pouvoir s'y reposer. D'ailleurs par moments, à marée basse, dans les moments d'accalmie, il y avait notre tendresse qui faisait un trait d'union, un autre pont, et celui-là il le prenait, il le passait, pour me rejoindre dans cette fraternité de cœur que nous vivions.
Mais ce n'était qu'un moment, et l'imagination reprenait ses droits et l'envahissait à nouveau dans une débandade orgiaque. C'était alors un homme impuissant devant son amour de toujours. Elle était trop exigeante, il ne savait plus que faire. Il était débordé et malheureux. Il avait trop de choses en lui, il donnait, donnait, donnait à l'imagination et plus il donnait plus elle prenait, anticipant sur lui.
Je restais très calme et égale, aimante et stable, il avait besoin de cette assurance. J'avais compris le mécanisme, nous en avions parlé ; intellectuellement il était d'accord, mais il ne pouvait pas discipliner son imagination. Et c'était d'autant plus dur qu'il savait maintenant ce qui se passait en lui et pourquoi. Le pli était pris depuis trop longtemps, il avait toujours fonctionné ainsi sans problème et puis, tout à coup, crac, un grain de sable s'était glissé là-dedans et tout foutait le camp.
Prise de conscience ? Probablement à un certain niveau mais qu'importe, le résultat était là. Que faire ? Je ne pouvais qu'aimer et donner ce que j'avais et il se trouve que c'était ce dont il avait le plus besoin.
Jusqu'au bout, nous avons parlé dans l'égalité franche de cette fraternité rare que nous possédions. Nous avons dépassé les problèmes, nous sommes allés loin dans la compréhension.

Certaines choses n'avaient plus d'importance au niveau de la matière, nous étions au-delà. C'est ce que j'aimerais vous communiquer ici. Nous avions des rapports dont les limites humaines étaient éclatées à d'autres dimensions. C'est difficile à dire, à écrire et sûrement à comprendre. Mais ce qui nous arrivait au-delà de lui, au-delà de moi dans ce contact privilégié que nous partagions, nous unissait dans l'intensité infinie d'une liberté fraternelle qui était, au plus profond de notre amour, le sceau secret de l'harmonie de notre entente.
Certains diront peut-être que j'idéalise, c'est qu'ils n'auront pas compris. Il faut, pour entrevoir cet amour total, dépasser les frontières humaines vers cette solidarité intemporelle dont seules les âmes ont le pouvoir.
Le brouillard de la densité humaine est là avec sa cohorte grise de réactions émotionnelles dont les sentiments sont les fous changeants. Je ne le conteste pas, je ne le déplore pas. Nous en faisons partie Romain et moi, mais je l'ai entraîné au-delà parce que je sais qu'il y a autre chose.
Et Romain l'a entrevu, mais trop tard.

*

Ce soir, Romain est invité à dîner dans l'île Saint-Louis, chez des banquiers très connus qui ne soupçonnent pas mon existence. Il y va donc seul. Je lui prépare son smoking, sa chemise de soie blanche, j'appelle un taxi, je l'embrasse en lui souhaitant une bonne soirée. Et je dîne tranquillement avec son fils et sa petite amie du moment. Après le dîner, ils s'en vont et je regarde la télévision.
Quand Romain est rentré, j'étais déjà couchée, je ne dormais pas tout à fait, il m'a touché la main en disant :
« Ouf ! »
Plus tard, je me suis endormie la tête sur son épaule gauche.

Son fils a pris un bébé chat. Un mois plus tard, après maintes péripéties, j'en ai bien sûr hérité. Romain est fou de rage, il m'a fait un scandale, pas au sujet du chat qu'il trouve sympathique, mais pour le principe.
Il n'en a rien dit à son fils.
Et c'est cette chatte, « Princesse », qui me tient compagnie aujourd'hui tandis que j'écris.

Le miracle de la beauté qui orne la vie de chaque jour exaltera l'humanité.
El Morya

C'est Noël, j'ai préparé un dîner de gala pour que les deux hommes soient heureux. Il y a des paquets partout devant la cheminée. L'arbre clignote aux couleurs de ses guirlandes. Il y a même un paquet pour le chat. C'est sympa. Romain qui ne sait pas faire un cadeau – c'est normal, il donne tout le temps – m'a dit :
« Je t'offre ce que tu veux, mais tu t'en occupes. »
Je me suis occupée d'eux.
Son fils m'offre une écharpe superbe.
Dîner, chandelles, paquets ouverts, un peu de télévision et Romain se couche, il se couche toujours tôt. Nous nous faisons une toile avec son fils.
Quand Romain en veut à quelqu'un, c'est à moi qu'il le dit avec toutes ses bonnes raisons et d'une façon véhémente. Quand la personne arrive chez nous, très urbain, il lui sourit, et se montre charmant. Un jour je lui ai dit :
« Tu n'es qu'un sale hypocrite. »
« Non », m'a-t-il répondu, « c'est ce qu'on appelle la diplomatie. »
« C'est pareil. »
« Non », a-t-il enchaîné, « sous mon toit je respecte mes convives dans leurs idées, leurs opinions, leurs actions... Mais je peux, moi, ne pas être d'accord quand même, alors je le leur

dis mais avec le sourire. Avec toi c'est différent, je peux me permettre de râler. »
Il avait raison.
Un dimanche, nous attendions des amis pour déjeuner qui sont arrivés avec quarante-cinq minutes de retard.
Heureusement c'était un déjeuner froid. Romain fulminait :
« Ils vont voir... merde... j'ai faim... »
Enfin ils arrivent. Romain, tout sourire, embrasse la jeune femme et ne dit rien du tout.
Je le regardais en me marrant, il esquivait mon regard. Après le départ de nos amis, je lui ai dit :
« Alors, ça n'est pas de l'hypocrisie, ça ? »
« Non, c'est de la lâcheté », (sa voix bourrue souriait).
« Non, c'est de la gentillesse », ai-je repris, et nous en avons bien ri.

Au début de notre rencontre, j'étais incompréhensible pour Romain, il me l'a dit. Mais il m'a dit aussi avoir compris certaines choses de lui à travers moi.
À propos de cette image d'homme comblé qui le suivait par exemple :
« C'est », me disait-il, « une image de l'homme extérieur qui a été fabriquée par des gens qui ne me connaissaient pas. Je ne sais pas pourquoi je suis l'objet d'une légende qui me suit. Je suis aussi victime de ma gueule. J'ai une tête qui, à mon avis, ne correspond pas à ce que je suis à l'intérieur. L'Orient et l'Occident ont deux manières différentes de voir les choses. Si en Russie on voit un type un peu tartare comme moi, bon, c'est un type un peu tartare. Mais en France, en Occident, on l'interprète en termes de caractéristiques morales et psychologiques : dureté, indifférence, cruauté... »
J'avais ri :
« Ce ne sont pas vraiment tes caractéristiques fondamentales ! Tu vois que tu me rejoins quand tu parles de l'Orient. Cette

philosophie orientale qui me passionne et dont je te parle parfois ne s'attache pas aux apparences ou aux effets, mais aux causes, à la face cachée des choses et des êtres, c'est primordial. »
« C'est vrai », reprit-il « en Occident, c'est l'extérieur qui compte, l'étalage... »
Toute contente, j'avais enchaîné :
« Tu vois que mon araignée au plafond, comme tu dis, n'est pas si bête ! Et que cette philosophie ou sagesse, comme tu veux, est logique finalement. L'Oriental en est inconsciemment imprégné. On devrait jeter un pont entre l'Orient et l'Occident, chacun y gagnerait. Les Occidentaux en sagesse et les Orientaux en pragmatisme. Les deux sont nécessaires pour un bon équilibre. »

Je suis convaincue depuis toujours que les différences ne sont qu'apparentes et accusées par les cultures et les fragmentations des raisonnements intellectuels. J'ai toujours su, comme la sagesse orientale l'affirme, que l'âme est unique, comme la vie, chez tous les êtres humains et que seules les personnalités diffèrent dans la forme.

Il se disait agnostique, athée. Et je lui disais toujours :
« Mais tu crois, ta religion c'est l'amour, la façon dont tu en parles est un acte de foi. Qu'importent les religions ! Il y a une seule chose à la base de tout et c'est l'amour. C'est pourtant simple ! »
Et j'en ai toujours été sûre : Romain était un croyant qui s'ignorait. Il en avait le fond mais pas les formes. Il faut dire que les formes sont tellement stupides que c'était tout à son honneur.

*

En Espagne, nous nous sommes promenés au milieu de plantations d'oliviers dégoulinants de lumière argentée. C'était son arbre préféré. Il en gardait même une photo dans son bureau : un olivier puissant, le tronc tourmenté, le feuillage argent épanoui et tendu vers le ciel. Cet arbre lui ressemblait.
Quand il est mort, j'ai été incapable de désirer et de choisir un objet personnel lui ayant appartenu.
Ça n'a pas de sens, il est trop pleinement là pour en garder un souvenir.
Un stylo sans sa main ne voudrait rien dire.
Même l'appartement semblait curieusement et à la fois totalement déserté et encore empli de sa présence. Sans lui, son fils et moi n'y avions plus l'air à notre place. Si la vie continuait il fallait qu'elle le fasse en dehors de lui.

*

Je connais Romain depuis huit jours, son fils est parti en vacances, il est seul. Ce soir nous allons à la projection d'un film tiré d'un de ses livres qui, entre parenthèses, lui tient aux tripes, d'après sa propre expression. C'est d'ailleurs le premier livre de lui qu'il m'a fait lire et que je viens de terminer : *Clair de femme*.
C'est une projection privée, pour nous deux. Le réalisateur, Costa-Gavras, est là, il nous installe avec son assistante ou attachée de presse, je ne sais. Puis il s'esquive. Nous apprenons plus tard qu'il avait le trac et qu'il a fui. Romain a le trac aussi. On a toujours bousillé ses bouquins au cinéma.
Les premières minutes sont difficiles, puis c'est merveilleux. Le dialogue est de lui, mot pour mot, on n'a rien changé. Le couple de comédiens est excellent. Excellent. Il me dira après qu'il ne peut plus imaginer son héros autrement que sous les traits d'Yves Montand qui l'interprète. C'est une réussite.

J’adore le film. Il le dira d’ailleurs à la jeune femme qui est restée et au réalisateur qui attend chez lui, anxieux, et qu’il appelle.
« C’est la première fois que je peux dire que je n’aurais pas mieux fait moi-même. »
Il est ravi et ému, moi aussi.
Nous allons fêter ça tous les deux en dînant dans un petit restaurant près de chez lui. C’est ce soir-là qu’il m’a dit que j’avais de très belles mains et qu’il les aimait.
Et nous nous sommes couchés tôt, c’était aussi notre façon de faire la fête.

Pourquoi mortifier ton corps ?
Pourquoi détruire ce qui t'est donné par le Créateur ?
Cherche de nouveaux chemins !
Trouve ta voie parmi les difficultés de la vie.
El Morya

Le jour de sa mort, après les formalités, j'ai rejoint son fils chez des amis où nous sommes restés pour fuir les journalistes, les curieux et l'appartement. Avant de partir, j'ai pris dans mon placard une chemise de nuit et j'ai trouvé une lettre que Romain y avait déposée, adressée à son fils ainsi qu'une enveloppe pour moi. Il m'a tout confié avant de partir, il savait que la police prendrait tout ce qui se trouverait près du corps, c'est pourquoi il n'avait laissé qu'une lettre au pied de son lit.

Ceux qui ne se fient qu'aux apparences pour juger et qui n'ont pas compris pourquoi il n'avait « même pas laissé de mot à son fils », que ceux-là soient donc rassurés.

Je suis bien en écrivant et, par moments, je me dis que certaines choses sur ce papier feraient rire Romain s'il pouvait les lire. Il lèverait le pouce en signe de victoire heureuse. Qui, au fait, pourrait dire qu'il ne le peut pas ? Sa seule forme de vengeance était impudique et se traduisait par un bras d'honneur qui, bien sûr velléitaire, retombait aussitôt.

Une demi-heure avant sa mort il a appelé des amis à l'étranger où il devait se rendre le jeudi suivant. Il leur a confirmé son heure d'arrivée. Cette amie lui a dit :

« Romain, tu as une voix de soleil, tu as l'air en pleine forme. »
Le soir, ces gens-là étaient abasourdis, ils ne comprenaient pas.
Il a simplement voulu nous laisser un message pour nous dire qu'il était parfaitement bien dans sa peau, en accord avec lui-même. Sa voix de soleil en était le meilleur moyen.
« Je suis OK, tout va bien, j'arrive... »
Et il est parti, ailleurs. En fait, c'était pour nous tranquilliser et personne, à part moi, n'y a prêté grande attention.
Il y a eu plusieurs raisons à sa mort comme il y a eu plusieurs raisons à sa vie. En dehors de leurs raisons respectives et capitales qui sont la vie et la mort. Compte tenu du fait qu'on ne choisit pas sa naissance mais qu'on peut choisir sa mort. Ce qu'il a fait.

Avec une nuance de regret dans la voix, il me disait :
« Tu te suffis à toi-même, tu n'as besoin de personne. »
« C'est vrai, mais c'est plus compliqué que ça. Je suis bien dans le moment sans point de comparaison, sans référence à quoi que ce soit ou à qui que ce soit d'autre. Avec toi, je suis bien, j'ai besoin de toi. Si demain tu n'étais plus là, les conditions seraient différentes et je me sentirais bien, dans l'absolu, au sein d'un nouveau contexte. J'essaye de vivre aussi bien que possible chaque minute telle qu'elle se présente avec ce qu'elle m'apporte. Mais tu sais je n'ai pas toujours été ainsi, c'est un acquis, difficile et douloureux, très douloureux... »
« Je ne peux pas imaginer que tu aies été différente, j'ai l'impression que tu es née comme ça. »
« C'était en moi, mais j'ai dû le découvrir et le forger. On ne change pas totalement, on évolue et on se découvre, mais je crois qu'on a tout en soi, il suffit de chercher, de trouver et de

comprendre. C’est une discipline qui aboutit à la maîtrise de certaines choses de soi. »
Et je lui racontais que quelques années auparavant, j’étais capable de balancer le téléphone à la tête de quelqu’un dans une crise de rage. Ça lui semblait ahurissant. Et pourtant c’était vrai.
Il y a des années que je ne me suis plus mise en colère. J’en ai même oublié la sensation. Je garde une égalité d’humeur quelles que soient les circonstances. Il m’arrive encore de pleurer, mais de plus en plus, ce sont des larmes sans sanglot. Vous savez, comme un trop-plein qui déborde doucement.
Il y a toujours un trop-plein quelque part. Mais à chaque jour suffit sa peine. En vivant au mieux de mes possibilités chaque journée qui passe, je vais au bout de moi-même chaque jour un peu plus et je me détache ainsi chaque jour un peu plus du « je » qui nous enchaîne à la ronde de ses illusions.
En fait, nous devrions devenir les instruments d’une pensée juste, équilibrée, car l’existence naturelle de l’homme est une forme pour l’expression de l’esprit. Et c’est ce vers quoi je tends sur ce chemin de vie.

*

Le dimanche, je fais souvent du pot-au-feu. Romain aime beaucoup ça et il en mange un kilo, tranquille. Il me trouve plus douée que la bonne, mais je crois que c’est du parti pris. Pourtant, il le reconnaît, quand il laisse tomber : « Il est moins bon que la dernière fois, c’est toi qui l’a fait ? » Il a toujours raison, dans ces cas-là, ce n’est pas moi. Alors j’ai décidé une fois pour toutes de le faire moi-même.

Romain ne veut pas être servi à table. Lorsque nous avons un dîner, on pose les plats sur la table simplement, sans protocole, sans apparat.

« C’est mon style et c’est comme ça. »
Et c’est très bien, ça lui va.
Il ne boit que de l’eau. Lorsque nous sommes seuls, il n’y a jamais de vin à table. Lorsque nous recevons, son seul excès est le Perrier.
Romain est beau. Je n’ai jamais entendu dire de lui : « Il a été très beau. » Il n’aura jamais été un *“has been”*. Pour un personnage public, c’est rare. Il avait la stature intemporelle de ceux qui écrivent le temps aux couleurs changeantes et diverses de la vie.
Il y a quatre ans, bien avant de rencontrer Romain, j’ai fait un rêve incroyable et très symbolique comme tous les rêves. À l’époque, j’étais encore mariée mais déjà séparée de mon mari, Fabrice.
Donc je rêve, et tout à coup dans ce rêve, en stéréo cosmique incroyable de netteté et de présence, j’entends : « 2 décembre. »
Et ça m’a réveillée. Il était à peu près trois heures du matin. Je me suis assise dans mon lit avec une curieuse sensation d’accident ou de mort. Alors que dans mon rêve, que je me remémorai immédiatement, il n’y avait ni mort ni accident. Ce rêve m’a très fortement impressionnée.
Et le 2 décembre suivant (j’ai fait ce rêve au mois de mai), je ne suis pas sortie de chez moi, j’avais peur, mais pas pour moi du tout. Mon mari, avec qui j’étais en bons termes, m’inquiétait... un accident ? Je lui ai suggéré de faire attention, sans trop insister car il est impressionnable. Et puis le 2 décembre est passé sans rien de spécial.
L’année suivante, le 2 décembre, j’étais avec Romain que j’avais rencontré entretemps, rien non plus. Alors j’ai oublié, je me suis dit que mon subconscient avait joué à je ne sais quoi.
Mais ce rêve demeurait très présent, il m’avait beaucoup marquée. Je n’ai jamais entendu pareil son de ma vie.

Il y a six mois, lorsque la police est venue à la maison le soir du suicide de Romain, le commissaire, une femme, m’a posé des questions, bien sûr, et a dit avant de le noter au procès-verbal : « Bon, aujourd’hui 2 décembre... »
Soudain, tout le poids de l’invisible m’est tombé sur les épaules !

La bataille fait rage.
L'oreille perçoit clairement le bruit des pas.
Oui, oui, oui.
Sois plein de force !
El Morya

On a tiré sur le pape, des gens souffrent et meurent, on assassine la nature, tout va de plus en plus mal...
Romain me disait :
« Ça va très mal, peut-être n'y assisterai-je pas, mais ça ira très mal... Ceux qui font des enfants maintenant ont le moral... ! »
Le monde est sevré d'amour et il n'y a que les hommes qui pourraient y remédier. Mais ceux qui agissent, comme Sadate, Mère Teresa, l'Abbé Pierre... sont perdus dans une multitude hostile.
Sadate est un homme d'état, mais c'est aussi un prophète, un mystique, il a ce plus qui manque à l'homme politique. Et c'est ce plus qu'il leur faudrait à tous. À tous ! Et vite, très vite !
Romain était passionné de politique, il se tenait au courant de tout. Il aimait beaucoup Sadate auquel il trouvait une dimension exceptionnelle.
Aux élections américaines, il avait pronostiqué Carter ; c'est la première fois qu'il se trompait. Je lui avais dit intuitivement :
« Ce sera Reagan. »
J'en avais la conviction. Mais j'ai eu la victoire modeste.

Le soir en Espagne, nous restions face à la mer dans la

tranquille quiétude de cette nature bénie qui prenait des tons chauds au cœur, même dans sa nuit. Souvent, par une courte phrase, nous nous apercevions que nous pensions à la même chose. Nous ne le soulignions jamais ; mais c'était une jouissance, un bien-être, une communion. Et nous pouvions rester là sans parler ou très peu, notre dialogue durait des heures avec pour point de repère, une phrase de temps en temps.
Le silence était le fil d'Ariane qui nous menait au bout de nous-mêmes.

J'ai les cheveux bouclés et courts. Un jour en Grèce, après la plage, j'ai pris une douche, je me suis lavé les cheveux et je les ai tirés. Il m'a appelée, je suis entrée dans la chambre comme ça, je me suis assise au pied du lit, face à lui. Il m'a regardée longuement et je pensais qu'il avait quelque chose d'important à me dire et qu'il y réfléchissait. Puis il a dit :
« Tu ne devrais jamais te coiffer autrement, tu es superbe, encore plus féminine. Ça te va très bien. »
Depuis mes cheveux sont souvent tirés, mais depuis quelque temps, le choc psychique que j'ai reçu le 2 décembre a provoqué leur chute, comme un tapis symbolique du deuil de la vie.
À l'aube, le lendemain de la mort de Romain, j'ai constaté dans la glace ma première génération spontanée de cheveux blancs. Il est vrai que l'insomnie avait lacéré de ses griffes blêmes la nuit noire dans laquelle Romain s'était enfermé, éclairant mes cheveux de son ombre intemporelle.

Romain avait horreur des détails matériels du quotidien. En Grèce, avant mon arrivée, il pestait contre les courses, la maison, la bonne qui ne parlait que grec et qu'il terrorisait involontairement, la nourriture, bref, tout n'était que problèmes. Et lorsqu'il m'en parlait au téléphone, je me demandais dans quel drame j'allais atterrir. Il ne m'a fallu

que deux jours pour tout faire rentrer dans l'ordre, y compris la nourriture. Mais pour le principe, il a continué à râler un peu, sans grande conviction.

Un grand escalier ombragé mène du jardin de la villa jusqu'à la plage.
Lorsque Romain le descend, son matelas pneumatique sous le bras, et que je suis déjà dans l'eau comme ce matin, mon fou rire, terrible, amplifié par l'écho de la mer, résonne dans le bleu limpide du ciel grec.
Maladroit, encombré, il est si drôle !
Sous mes éclats de rire, il continue sa descente, le masque grave. Mon rire redouble lorsque, mettant son matelas sur l'eau, il tente de s'y allonger ! Une vraie ruse, acrobatique, esquivée par la mer ! Le matelas ne tient pas en place et je pleure de rire ! Lui, très sérieux, ne bronche pas, mais lorsqu'enfin installé, il me regarde, son œil bleu brille de malice et de gaieté. Au fond, il aime mon manque total de respect pour son personnage.
Son regard complice, amusé me le fait savoir.

Romain, à l'autre bout du monde, prend un avion pour la Guadeloupe où il doit séjourner deux semaines. Il a dans une mallette qui ne le quitte pas l'unique manuscrit de son livre en cours qui est très avancé. Arrivé sans encombre à destination, il s'aperçoit avec horreur qu'il n'a plus sa mallette. Dans la panique la plus complète, il retourne d'où il vient. Il ne tient pas en place, le voyage très long est un supplice. De retour à son point de départ, il se rue hors de l'avion pour courir à la police de l'aéroport ou aux objets trouvés, il ne sait pas trop.
Et quand il débouche dans la salle *"luggage claim"*, sa mallette, solitaire sur un tapis roulant, tourne. Depuis vingt-quatre heures elle est là, fidèle, elle l'attend dans ce pays

réputé pour ses voleurs où pullulent les écriteaux : *“Don’t leave your luggage unattended.”*.
« C’était un miracle », me racontait Romain. « J’étais si content que je suis rentré tout de suite à Paris. »

Avant de me connaître, il arrivait souvent à Romain, avant qu’il ne s’occupe entièrement de son fils après son divorce, de partir soudain pour l’autre bout du monde avec pour tout bagage son billet d’avion et ses chèques de voyage, toujours en réserve. Il s’habille sur place, en arrivant. Ou bien, tout à coup, pour une raison quelconque, il est capable de revenir aussitôt avec pour seul résultat le souvenir de deux aéroports et quelques heures d’avion.
« Il m’arrive de me dire parfois, mais qu’est-ce que je fous là ? Alors je rentre. »

Au fond, Romain a toujours voulu aller plus loin pour trouver quelque chose. Ce qu’il n’avait pas compris, c’est que ce qu’il cherchait et que nous cherchons tous plus ou moins était là, en lui. Il avait tout vu, tout fait, sa vie était riche d’expériences, il s’était, selon sa propre expression, « tapé le monde ». C’était en même temps un appétit de vie insatiable, une énergie énorme. Ayant tout fait, tout vu, tout visité, finalement, on se retrouve partout face à soi-même. Ce jour-là, on s’aperçoit que c’est peut-être au bout de soi qu’il faut aller. Là, pas besoin d’avion ou de bateau, on y est ; mais c’est parfois si inconfortable qu’on repart, tout comme on le fait d’un aéroport, en sens inverse, continuant de fuir pour, en fait, échapper à soi-même.
Depuis quelques années, il ne voyageait plus pour rester auprès de son fils. Ayant une vie plus sédentaire, il était bon gré mal gré beaucoup plus face à lui-même. Il ne pouvait plus s’échapper. Cela lui manquait, et pour cause.

C’est peut-être pourquoi j’ai connu en Romain l’être humain beaucoup plus que le personnage. Il demeurait un personnage, bien sûr, mais c’était différent. Il avait un acquis de par sa vie bien remplie mais il y avait ce qu’il découvrait de lui-même et que nous découvrions ensemble.
Ce qu’il reste de vous quand vous avez vécu. Autre chose, qui a toujours été là, invisible. Ce « moi », fui trop souvent et qui tout à coup s’immisce au détriment du « je » bien connu. Soudain, les valeurs basculent ; on croit alors changer. C’est faux, simplement « soi » cet inconnu, vient nous déranger dans ce que l’on croyait être nous.
Dépendant de la vie menée, des épreuves subies, des expériences bien ou mal vécues, cette rencontre est possible à tout âge, ou jamais.
Elle est toujours problématique, quel que soit l’âge, quand elle se fait.

Essaie d'étudier les manifestations
supérieures de valeur pour l'humanité.
L'image de l'homme est créée par
l'énergie de l'humanité.
El Morya

On a dit de lui que c'était un ogre.
Un ogre, c'est méchant.
Romain avait par moments l'air bourru des grands tendres. Devant l'injustice ou la « saloperie », selon son expression, il essayait bien de devenir méchant, mais c'était le fiasco assuré à chaque fois. Cela n'entrait pas dans ses compétences.
Romain, un ogre ? Non.

En Espagne, encore ces jours mémorables, où de peur que la chaudière n'explose – elle faisait un bruit d'avion – Romain l'éteignait pour ne l'allumer qu'une heure avant notre douche. Hollywood en enfer. Dans cette maison, l'apparence sans le fond.
Comme un papillon, mon regard ne se posait pas sur les lieux mais s'enivrait de la présence de Romain, dont mon âme peut-être pressentait l'éphémère.

Tout au début de notre rencontre, lui pour me faire plaisir, moi pour lui faire plaisir, nous avions passé un week-end à la campagne, chez des amis.
Romain avait horreur des week-ends à la campagne, moi aussi.

Mais nous en avons beaucoup ri lorsqu'il m'a dit, au retour : « Nous nous sommes bien emmerdés, ce sera la dernière fois ! »
Ce fut notre premier et dernier week-end à la campagne.

Après la canicule, la fraîcheur somptueuse d'un coucher de soleil dont les tons chauds éclairaient encore la pénombre naissante et fardaient nos peaux tannées d'une douceur reposante.
Sans un mot, nos regards sur l'horizon, puis sans un mot, les yeux dans les yeux, un sourire de bien-être.
Dans sa garde-robe, la rigueur décontractée du vert kaki, sa couleur favorite.
Oubliés dans les coins de placards, je découvris en rangeant des ponchos mexicains étonnants, vestiges d'un engouement passé. Romain ne les portait plus, non plus que ses bagues mexicaines, à pierres dures, qu'il mettait à une époque, à tous les doigts. Il en riait, comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.
Romain me faisait toujours remarquer combien ses mains étaient petites et il s'étonnait rétrospectivement d'avoir pu les affubler de toutes ces bagues.

Le 3 décembre 1980, Anna Prucnal, une amie chanteuse en tournée, dédia à Romain une chanson que sa mère fredonnait lorsqu'il était enfant : *Le Nègre violet*. Chanson polonaise qu'il adorait et qu'il écoutait toujours avec beaucoup d'émotion.
Deux jours plus tard, j'appelais Anna pour lui demander de bien vouloir chanter *Le Nègre violet* aux obsèques de Romain. Elle accepta, un peu inquiète, car le texte polonais parle d'un bordel de San Francisco. Mais j'en avais déjà informé l'aumônier que j'avais su convaincre.

Le jour de la cérémonie, après quelques minutes de silence, lorsqu'Anna entonna de sa voix chaude et prenante *Le Nègre violet*, tandis que je fermais les yeux sur les Compagnons de la Libération qui, dans la nef monumentale, levaient les yeux, étonnés, vers cette voix, le visage grave de Romain s'imposa à moi, et dans son regard clair terriblement malicieux, son œil approbateur clignait de plaisir.
Et tandis qu'Anna promenait une dernière fois, pour lui, *Le Nègre violet* au fil de sa voix émouvante, je me disais que Romain aurait pu écrire cette scène anachronique. Cerné par l'acoustique des Invalides, mon cœur éclata aux dimensions invisibles que Romain avait rejointes, quelque part, ailleurs.
Un bordel de San Francisco, chanté aux Invalides, en polonais il est vrai, c'était ma façon à moi d'accompagner Romain dans la note qui était la sienne, que je respectais et qui résonnait du fin fond de son absence, dans l'harmonie de notre complicité.

« Je me suis toujours été un autre » avait écrit Romain. Que ceux qui ont connu un des autres en Romain ne s'étonnent pas de cette tranche de vie, notre histoire, que j'évoque ici. Elle est la quintessence de chaque seconde passée auprès de lui, dans l'oppression dense qui l'animait à chaque instant et qui faisait de lui, comme « Le Nègre violet », ici ou ailleurs, un funambule du monde. De cet élixir que nous avons dégusté ensemble, il restera pour vous la saveur de ce livre, comme un présent inscrit dans le temps, ici, ailleurs, de moi à Romain, un hymne à la synthèse de ceux qu'il fut.

Un dernier coup de chapeau, une pirouette qui étrangle la vie, un pas qui suspend sa promenade, un claquement de porte qui ne se referme pas, un soupir qui ne s'exprime pas, la retenue d'une exclamation, la tranquillité d'une décision, Romain s'est retiré sur tout cela à la fois, brutalement, comme un

souffle qui doucement s’éteint. Comme un coup de tonnerre sans pluie, abstrait et foudroyant par l’ampleur du son, dont la présence s’échappe dans l’éclatement menaçant qu’absorbe le lointain.
Romain a vécu ce que vivent peu d’hommes, à plusieurs en lui-même, il a dévoré la vie qui passait pour la dépasser dans un dernier sprint. Lequel des deux fut vainqueur ou perdant ?
C’est, de toutes manières, une course qui ne se gagne pas et qui résume en elle l’effondrement du vainqueur et le soulagement dépité du perdant, enfin réunis.

*

Comme des paupières, les rideaux sont fermés sur la chaleur extérieure, la chambre est malgré tout chaude dans sa pénombre tranquille. Quelques jours à Paris, en août. Entre deux avions, Romain et moi, pour la énième fois, bâtissons la maison idéale, dans un coin du monde ensoleillé et paisible. Vue sur la mer, grandes pièces aérées et claires ; cette maison nous échappera comme lui-même s’est échappé quelques mois plus tard.

La disparition fut si brutale qu’il est resté bien plus vivant, à ma connaissance, qu’aucun autre mort. À sa roulette russe, c’est la vie qui s’est dégagée, indemne.

Une blessure de guerre barrait aux lèvres de Romain la route du sourire : paralysie faciale. Cela lui donnait cet air grave dont j’ai parlé. Il en était désolé pour les autres. Seul, son éclat de rire pouvait soudainement briser ce masque dont il jouait.
Dans ce coup de téléphone de Grèce, il m’avait dit :
« Chou, c’est superbe ici, viens vite. Un seul ennui : les bataillons de moustiques, si petits que je ne les vois pas. Je ne les

entends pas non plus, c'est bizarre, mais je suis bouffé ! Les salauds ne me loupent pas ! »
Je compris plus tard pourquoi il ne les voyait ni ne les entendait, ça n'étaient pas des moustiques mais des punaises dans le matelas ! Tout cela fut nettoyé avant mon arrivée ; mais nous avons encore beaucoup ri de sa distraction, cause de ces moustiques fantômes !

Tout se justifie, mais rien n'est justifiable. Ce paradoxe fait partie de nous parce qu'une grande partie de notre vie est subjective. C'est pourquoi rien d'autre ne compte que ce centre de gravité, cet équilibre intérieur qui fait l'accord parfait avec soi. Là-dessus, Romain était d'accord avec moi. Mais tandis que je le vivais et qu'il en était le premier témoin, il avait du mal à l'admettre concrètement. C'était presque inhumain pour lui.
Romain était en fait l'expression de la naissance d'un soi dans lequel plusieurs facettes d'un homme se retrouvaient, après des années de vie commune inconsciente. J'ai assisté à cet accouchement difficile.
Pour moi sa mort est une naissance. Elle a pour nom Romain. La mort a rejeté au rivage du renouveau un être dépouillé et unique dans sa multitude.
Seul, le génie exprime l'inexplicable, seul, l'amour le perçoit, seule, la vie le magnifie.
Soyez de ceux qui l'admettront.

Aurais-je réussi à vous communiquer Romain l'infini, celui que j'ai connu ?

Une chatte qui m'avait adoptée était venue faire un petit, un seul, dans la valise ouverte de Romain, dans la chambre en Grèce. Le chaton était à croquer et Romain l'avait baptisé Lubomir, en russe Amour et Paix. La maman me suivait,

m’expliquait, me racontait ses problèmes et Romain était fasciné. C’est ainsi qu’un jour, n’ayant plus de lait, elle me demanda de nourrir le bébé. Romain, qui adorait les animaux, fut très attentif au premier repas de Lubomir : du blanc de poulet haché qu’il tétait allègrement sur mon doigt.
Le cœur gros, nous avons tout de même, après beaucoup d’hésitations, laissé Lubomir à Mina, la charmante propriétaire de la maison qui entretenait avec une ribambelle de chats les mêmes rapports que moi.

Romain adorait le cigare. Comme je lui faisais remarquer qu’au rythme où il le fumait, c’était sûrement mauvais, il avait répliqué, déterminé :
« Peu importe, je ne m’en priverai jamais. »
Alors, pourquoi a-t-il complètement arrêté de fumer trois mois avant sa mort ?

Récolte la sagesse des manifestations de la vie.
Je te donnerai beaucoup de signes, mais sois vigilant.
L'imagination ne se peut comparer à la vie.
El Morya

J'ai rencontré Romain en même temps que lui.
Croyez-moi, c'était un être extraordinaire, tout en sensibilité, intelligence, génie, beauté. Il était trop tout.
Mais voilà, c'était quelqu'un d'exceptionnel qui ne s'aimait plus, il croyait avoir changé, il n'avait fait qu'évoluer. L'agitation bousculante et passionnante de sa vie ne lui avait pas permis de s'en rendre compte. Comme c'était un excessif, au lieu d'arriver jusqu'à lui à petites foulées, il s'y est propulsé d'un coup. Le choc a été brutal, surprenant, et il a réagi par comparaison avec lui-même. Il s'est mis en compétition. Et il s'est perdu dans un rapport de force d'homme à hommes.
Mais c'est le propre des très grands d'agir en référence à soi et non par rapport aux autres. Et il était très grand, au sens noble du terme.

Les hommes forts ont de grandes faiblesses, eux seuls peuvent se les permettre.

Je ne vis pas de souvenirs, je vis de l'expérience humaine d'un couple qui m'a enrichie. Je ne suis plus tout à fait la même, je me suis additionnée à lui. J'ai été plus loin avec lui et, ce faisant, je me suis rapprochée de moi.

Le « soi » n'est jamais au même niveau pour l'un et pour l'autre. Malgré l'amour, la communion, la fraternité chère à Romain, malgré tout, on est seul avec soi au moment ultime de n'importe quel choix. Et c'est ce qui fait notre liberté. Car nous sommes, envers et contre tout, libres. L'autre dans le couple doit aider le partenaire à se sentir libre. Au nom de l'amour. Quand on aime, impossible d'être déçu par le choix de l'autre, même s'il ne nous correspond pas.
Romain a fait son choix, seul, et je le respecte totalement, de plus, comme il nous l'a fait savoir par le biais de son dernier coup de fil, il était en accord avec lui-même. Je ne peux qu'adhérer à ce choix, par amour pour lui, même si je ne suis pas d'accord.

*

Il savait que c'était moi qui le trouverais, alors pour m'épargner, il avait mis sur sa tête, comme un voile, son peignoir de bain, au cas où la balle ferait trop de dégâts.
Mais il n'y avait pas une goutte de sang.
Il était toujours aussi beau.
Les yeux fermés, il était calme, tranquille et serein au fond de sa nuit. La mienne fut blanche ainsi que quelques-unes de celles qui suivirent. Maintenant je dors profondément à nouveau. Le cycle a repris sans Romain, mais il est toujours présent.
Son œuvre est là, disponible à la vie, comme il l'a toujours été à la littérature.
Et mon cœur est là, plein de ce vide qu'il n'a pas déserté.

Ne cherchez pas ici qu'une histoire d'amour, je vous ai parlé d'amour. Puissiez-vous, à travers les mots, ressentir toute la joie profonde qui demeure en moi malgré les aléas d'un quotidien pas toujours rose. L'amour, c'est cette joie profonde

et égale malgré les hauts et les bas de la vie dont le drame n’est qu’une étiquette que nous collons à ce qui n’arrive qu’aux autres.
Je l’ai vécu, je l’ai aimé, je ne l’ai pas perdu. Car l’amour ne se perd pas, il est trop présent.
L’amour ne s’arrête pas, il est trop fort.
L’amour coule à travers les êtres dans la roue infinie de la naissance et de la mort. C’est l’élément éternel, la motivation de la vie et sa continuité.
Aimer au-delà de soi-même est le seul chemin à suivre vers le cœur de l’autre.

L’aide en esprit est la plus puissante.
El Morya

Il y eut les vacances en Espagne dans une maison hollywoodienne, au bord de l’eau.
La chambre ronde, les cafards – dont j’avais peur – gras, noirs ; l’indifférence de Romain qui les voyait à peine.
Romain, sérieux, me racontant sa première matinée ici et l’effondrement des volets dans la mer, lorsqu’il les ouvrit pour la première fois. Mon fou rire, car j’imaginais, c’était trop drôle, sa fureur et son ahurissement face à un architecte qui, apparemment, d’après lui, n’avait qu’une formation théorique ! Depuis, il a fait des progrès (l’architecte, bien sûr), et a même réalisé un superbe casino.
Romain avait une manière toute particulière d’être sérieux, très sérieux en racontant ce genre de détails énormes et comiques, son humour incisif agissait comme un scalpel sur lui-même, dans la vie, sur les êtres.
En fait, les détails l’encombraient inutilement, il allait à l’essentiel et souvent ces détails envahissaient le domaine de l’essentiel où tout était possible. C’est pourquoi je riais beaucoup avec lui, c’est pourquoi nous nous amusions tant.
Je n’ai pas tendance à mélodramatiser et la caricature m’apparaît toujours dans la vie, j’effaçais donc les détails d’un rire et il en était soulagé !
Romain, multiple et essentiel, se retrouvait dans son œuvre.
Et mon rire balayait la morosité ennuyeuse des choses sans importance dont le quotidien est gavé.

Allant toujours à l'essentiel, il se retrouvait souvent piégé par des détails inopportuns, imprévus, dont il se sentait prisonnier.
Romain, homme de l'instant, était totalement soumis à sa créativité.
En période d'écriture, il était prêt à dire, signer ou promettre n'importe quoi, pour ne pas interrompre la source.
Prêt à tout plutôt que freiner ce courant irrésistible qui faisait de lui un être à part. Il ne fonctionnait pas comme les autres. En état de réceptivité, branché, il était incapable de recul par rapport à la vie quotidienne et c'est pourquoi il ne pouvait pas planifier, organiser, peser. Ce n'était pas un homme d'affaires.
Homme de génie, œuvre diverse, puissance de création fabuleuse, étonnante, Romain faisait confiance aux autres parce qu'il était lui-même un homme de confiance. Il s'est beaucoup trompé parce qu'il ne voyait pas les autres tels qu'ils étaient.

Beaucoup ont profité de lui, il n'en était pas dupe, mais il laissait faire pour protéger sa tranquillité dont ils eurent tout de même raison.
C'était un homme océan, un flot sans cesse renouvelé, une infinité sous-jacente. Du calme plat de la gestation aux vagues déferlantes de l'écriture, Romain passait par les tempêtes et les remous qu'invariablement l'environnement provoquait sur lui, pour se couler à nouveau, à l'aube de chaque livre, dans la fraîcheur calme d'un renouveau salvateur.

Son rythme s'installait du lever au coucher du soleil, tel un ressac naturel, en harmonie avec les couleurs du jour qui jouaient sur les feuilles des marronniers qu'il observait de son bureau.

Romain fusionnait en lui l'espace-temps, dans le rythme précis des marées créatives. Les jours et les nuits, réglés comme une chorégraphie, se succédaient, mouvements sans cesse répétés, tandis que l'essentiel en lui bouillonnait d'une autre vie, large, aérée, folle, imaginative. Ce relais sans cesse pris et repris incluait en lui l'espace, et le temps, à la fois, en tranche quotidienne, et intemporel, en synthèse dans son intériorité.
C'est dans cet espace-temps qu'il s'absentait, réellement, laissant planer sur son irréalité du moment (déjeuner, promenade, rencontre, conversation) un regard clair et intense d'où nous étions tous exclus. Mais ce regard était parfois si attentif et si concentré que je me sentais totalement concernée.

Romain m'emmenait avec lui dans une dimension réelle dont les racines se perdaient à l'infini de lui-même. Là où personne ne peut prétendre aller, mais d'où tout lui venait. C'était son port de non-attache, son point de non-rencontre, c'était un retour assuré qui se précipitait sous forme de livre.
Romain était un point de force centrifuge dont le centre ne s'inscrivait nulle part. Romain était un centre vibratoire qui se déplaçait, puissant tel un laser pour aboutir, net et précis au bout de sa plume.
On a toujours tendance à immatérialiser l'invisible, tout cela était très réel.
La force énergétique de sa pensée se déplaçait dans l'incréé et le traquait jusqu'aux limites d'une forme dont la frontière devenait un livre.

Il est fréquent de disséquer les comportements et les motivations d'un être hors du commun tel que Romain. Ce fut fait. À la télévision, même B. Pivot a invité un psychiatre pour essayer de structurer un peu l'insaisissable.

Mais le génie est ce qu'il y a de plus abstrait en l'homme, et à la fois de plus concret puisque l'œuvre est un fait, elle existe. Le génie rend l'homme paradoxal parce que son ou ses mécanismes sont incompréhensibles encore.
Quoi de plus abstrait, de plus insaisissable physiquement que la lumière ? Or, elle est matérielle, à tel point qu'une concentration de vibrations lumineuses peut donner le laser qui, à son tour, peut devenir un bistouri médical d'une grande précision.

Le génie pour moi est analogue au laser, il est l'abstraction d'une manifestation matérielle tangible dont l'œuvre et son impact sont les résultats, à portée de tous.
Abstrait, concret ? Où est la frontière ? N'est-elle pas faite de degrés de densité ou de subtilité tout simplement ? On parle d'esprit et de matière, mais pourquoi les dissocier ? Pourquoi prétendre que ce qui est invisible s'apparente à l'esprit et ce qui est visible à la matière ? Les infrarouges sont invisibles et pourtant matériels.
Toute la partie invisible en l'homme est la motivation constante et latente de chacun des instants de notre vie. C'est fascinant.

Pour moi, il n'y pas de séparation entre ce qu'on appelle l'esprit et ce que l'on considère comme matière.
Pour moi, l'esprit est de la matière à son point le plus haut et la matière est de l'esprit à son point le plus bas.

C'est pourquoi Romain a pu concrétiser son œuvre dans une puissance renouvelée. C'est peut-être aussi pourquoi ses créations ont eu raison de lui. Parce qu'elles deviennent matériellement présentes et que le domaine de l'invisible n'est pas une abstraction. Il n'est « abstrait » que pour celui qui ne le vit pas.

La fiction est réelle comme la réalité peut devenir irréelle. Il y a des normes, mais l'appareillage mental de l'homme perçoit, capte, traduit, expérimente et vit de l'invisible au visible, de l'irréel au réel, une série de visions qui n'ont que des points de repère intangibles, donc déroutants.
Romain, lui, partait d'une réalité invisible aux autres et sa plume en faisait une réalité qui devenait la fiction du lecteur ; mais cette réalité existait potentiellement dans l'informel d'où il pouvait la ramener, c'est tout...
C'est énorme.

La fiction est finalement dans l'œil du lecteur qui n'a pas vécu ce processus.
C'est là la réalité de l'écrivain qui le met souvent en porte-à-faux avec le public, avec les autres.
Lorsque j'entrais avec lui dans ce domaine dit de l'abstraction, nous nous retrouvions sur un plan différent, nous y voguions ensemble, lui libéré, moi en comprenant les phénomènes.
La conscience de l'un est toujours l'inconscience de l'autre.
Romain, lui, avait la conscience inclusive et globale du tout. Il était à la fois acteur et spectateur, écrivain et maître, car il contrôlait sa multiple créativité. Le regardant vivre, l'aimant, je prenais conscience de tout ce processus fascinant de la création.

Parfaitement conscient, dès qu'il eut ramené de l'incréé cette nouvelle écriture qui fit tant de bruit, sous le nom d'Ajar, il sut que c'était une bombe novatrice. Il avait, sur le plan littéraire, une conscience aiguë : le style, la nouveauté, le handicap de son image installée, l'incompréhension des critiques, la grandeur de l'œuvre en elle-même, rien ne lui échappait, c'est pourquoi dans l'intérêt de l'œuvre, il décida de prendre un pseudonyme.

Bien sûr, accusé d'être ce pseudonyme, il avait nié, il éliminait par là même une gêne qui aurait pu entraver son œuvre. On l'a accusé de duplicité, cela n'était que de la lucidité.
Dans cette conscience aiguë, dans un discernement parfait par rapport à la qualité et au souffle qu'il captait et ressourçait, dans la puissance et la profusion de son œuvre, il prit la bonne décision. Mais malheureusement, bien que demeurant seul dans son génie, il fut, dès lors, dépendant des autres. On ne contrôle pas les autres.

Détails, freins, handicaps, Romain vécut tout cela en pointillé entre deux livres, deux parutions, deux rendez-vous. Puis les détails devinrent envahissants, tout ce côté non essentiel prit des proportions qui le dépassèrent.
Candidat impuissant et involontaire, un second prix Goncourt couronna une histoire sans précédent dans la littérature française et mondiale.
Ce qui lui pesait le plus dans cette histoire fut le fait qu'un jeune talent était sans doute privé de la récompense du Goncourt à cause de lui.
Mais le talent a-t-il jamais eu d'âge ?

Le génie ne se calcule pas et n'est jamais calculé, il y a pourtant des hommes d'affaires géniaux, ils ont le génie des affaires, simplement, Romain ne l'avait pas. Alors, d'autres étaient chargés de ses affaires : il les laissait faire puis se le reprochait et finissait par le regretter.
Le génie est aussi négligent, car le génie ne fait pas de détail.
Le génie est une synthèse qui a pour défaut les parties qu'il engendre, dont il peut dépendre et qui ne manquent pas de l'assaillir, agacées qu'elles sont de ne pouvoir le cerner.

Le génie est une hypertrophie de l’invisible qui fait de l’homme un géant aux pieds d’argile, un étranger dans l’humanité, un pionnier et un martyr.
Romain a bien vécu son génie, son œuvre est là. Mais le génie a-t-il bien vécu Romain ?
Soulevé, malmené, bousculé, Romain n’a pas perdu son souffle, il l’a même repris.
Romain, l’homme océan, s’est englouti comme une dernière goutte, la meilleure, la plus précieuse, l’essence.
Une larme tombée sur le patrimoine littéraire international, une trace, un sillon indélébile.
Une larme évaporée au vent des questions sans réponse, que l’on ne manquera pas de reposer périodiquement.
Une larme essentielle qui, jaillie de cet océan, force la caresse d’un embrun piquant dans une goutte qui rejoint la mer et s’en détache sans jamais l’avoir quittée.

L'humanité médite-t-elle sur son lien avec la vie de l'univers ?
Le courant des événements mondiaux est inexorable et inéluctable.
Le lien entre l'homme et les phénomènes universels se révèle
être la corrélation d'une action magnétique.
C'est pourquoi l'homme ne peut s'isoler lui-même, en tant qu'unité
indépendante, du processus cosmique dans son entier.
El Morya

La Côte d'Azur est brillante de soleil, mais il fait encore frais. Quelque part entre Nice et Menton, on a mis à ma disposition un bateau à moteur. Et je pars seule avec le pilote pour une promenade en mer. J'ai dans les bras une urne métallique bleu sombre et impersonnelle qui contient les restes de Romain. Nous nous éloignons de la côte, sur cette superbe Méditerranée qu'il aimait tant.

Ce sont ses dernières volontés que j'accomplis ici. Je ne suis pas triste, mais face à l'horizon où se confondent la mer et le ciel, face à cet infini qui va absorber ses cendres, je me sens gonflée d'émotion douce.

C'est comme si quelque chose à l'intérieur de moi rejoignait cette ligne indéfinie et lointaine, comme si la nature allait devenir tout à coup contenant sans fond au ciel de son immensité. Comme si j'allais en faire partie avec lui. Il n'est pas là dans cette urne, il est déjà dans cette eau bleue, dans ces vagues, dans ce ciel, dans ce vent qui me fouette le visage, dans ces embruns qui m'assaillent en gerbes. Mon cœur atteint des proportions énormes, débordantes, aux dimensions de cet horizon qui fuit devant moi au fur et à mesure que le bateau avance.

La côte est déjà loin, sur un signe de moi le pilote amorce un tournant pour la rejoindre. Le bateau s'éloigne maintenant de l'horizon ; à l'arrière, face à l'infini, je répands les cendres de Romain immédiatement englouties par le sillage de neige qui nous suit.
Curieusement, je suis heureuse mais le mot est plat, impropre à décrire ce que je vis. Je suis réceptive à la goutte d'eau et au rayon de soleil, à la matière tangible, à la lumière subtile, et je reçois de plein fouet l'essence des choses de l'univers.
Je suis tout à coup infiniment moi dans tout ce qui m'entoure, mêlée à tout.
La promenade terminée, dans la réalité fugace d'une lueur fugitive, d'une ouverture sur un ailleurs parallèle et présent, d'une trouée de conscience, je reste profondément sereine dans la joie qui m'habite.
Ou peut-être profondément joyeuse dans la sérénité...

Le reste de la journée fut entrecoupé d'averses.

Le soir même, Diego me demanda la date. Je regardais ma montre : c'était le 15 mars. Deux ans auparavant, jour pour jour exactement, je rencontrais Romain pour la première fois.

Voyageurs, pourquoi vous hâtez-vous sur votre chemin ?
D'où venez-vous ?
Où allez-vous ?
El Morya

L'être humain que nous sommes est un agrégat de facettes dont le miroir psychologique perpétue à l'infini les cassures que Dame Vie ne manquera pas d'y faire.

Romain, vous et moi, sommes au départ divisés par trois en chacun de nous.
D'abord, le physique, qui fait de notre corps un robot autonome, bien articulé, auquel, hélas, on s'identifie ; mais le physique, exprimé par le corps, n'est qu'une marionnette dont les fils sont tirés par les deux autres facettes qui nous divisent : l'émotionnel et le mental.
Le corps a ses besoins, ses maladies, son bien-être, nous les vivons dans notre chair et pourtant quelle que soit la souffrance endurée en pleine conscience, il suffit de perdre conscience pour que la douleur s'absente en même temps que nous. Alors qui souffrait ? Ma jambe ou moi ? Mon ventre ou moi ? Qui est moi ? J'ai une jambe, un ventre, mais je ne suis ni cette jambe, ni ce ventre bien qu'ils fassent partie de moi.
Il y a là un enchaînement de causes et d'effets troublants qui ne nous troublent plus vraiment tant l'habitude en est devenue une seconde nature.

Sur le plan émotionnel, ça fait très mal aussi et la douleur bien qu'abstraite n'en est pas moins fulgurante. Et là, où a-t-on mal ? À l'amour, à l'orgueil, à la sensibilité ? Où se situent-ils ?
La jambe et le ventre, on les voit, on les touche, on peut les ausculter, mais l'amour, l'orgueil, la sensibilité ? Et pourtant, c'est si douloureux parfois,
si net,
si précis,
si insupportable.
Et l'on s'identifie à eux et l'on a mal.
J'ai une main, j'ai cinq doigts mais je ne suis ni la main ni les doigts, j'ai une sensibilité, de l'orgueil mais je ne suis ni l'une ni l'autre. Tout cela fait partie de moi mais je suis au-delà de tout cela.
Je suis aussi là où je pars lorsque je perds conscience, ou lorsque je rêve, lorsque je dors et que l'abîme d'une autre réalité m'engloutit dans une discontinuité de conscience qui sépare ma vie en doigts, jambes, ventre, amour, orgueil, rêve, réalité, corps, âme, esprit, matière...
Je fais de moi une dualité, vivante. En croyant à cette dualité je l'augmente et je me sépare de moi-même.
Car ici intervient le troisième reflet de la division : le mental ; l'intellect prend le relais et, accusant logiquement les séparations, il structure dans l'abstrait ce qui nous échappe. À l'inverse il concrétise l'abstrait en y incluant notre concret, c'est-à-dire le physique et l'affectif. Nous sommes malmenés au rouleau compresseur de l'incompréhension de nous-mêmes, sur la route pleine d'embûches d'une vie où il nous faut aplanir les agressions quotidiennes.

Physique, émotionnel et mental, nous vivons ces trois reflets dans leurs possibilités du moment, au détriment d'une personnalité qui se cherche, au dédale impossible d'un court-

circuit permanent. L’énergie ne passe pas, nous la dispersons dans ces trois reflets au gré du supportable et de l’insupportable de ces moments qui nous dépassent, nous donnent notre assise ou nous renversent, dominés que nous sommes par l’actualité de notre vie.
C’est là que le bât blesse.
C’est là qu’il faut agir et non réagir. Nous passons notre temps à nous épuiser en réactions.
Et je crois que seul l’Amour est action, en tout cas, je le reconnais en moi-même comme force agissante.

La joie est une sagesse particulière.
El Morya

Petite fille turbulente, adolescente manichéenne, femme passionnée et excessive, le rire a toujours été ma pirouette et ma chance.
Très tôt, j'ai pu rire de moi-même, donc avoir un certain recul. L'humour appliqué à soi-même est un juge impartial qui ne fait pas de cadeau.
Très tôt, j'ai compris que j'étais impuissante face aux événements de la vie, face aux imprévus, face aux autres.
Très tôt, j'ai cherché comment ne pas être déchirée, soulevée et ballotée par les vagues, la marée, la tempête des autres ou de la vie.
Très tôt, je me suis rendu compte que mes réactions ne faisaient qu'alimenter, creuser ces vagues, cette tempête que rien ne pouvait calmer si je donnais prise à ces flots incontrôlables.
Très tôt, j'ai ressenti le besoin urgent que cela change. Dans le déséquilibre de ces tempêtes, je me sentais tiraillée en moi-même et, peut-être à cause de ma formation de danseuse, toute perte d'équilibre m'était insupportable. J'étais en insécurité permanente.
Très tôt, j'ai compris que la sécurité ne venait pas de l'extérieur, ni du mariage, ni des parents parce qu'ils sont fragiles et qu'un jour ou l'autre ils s'en vont, ni de l'argent qui a des caprices, ni des autres qui ont leurs humeurs. Oui, très tôt, j'ai compris que tout ce qui est extérieur à soi est l'insécurité.

Les fondations basées uniquement sur les sécurités matérielles le sont sur des sables mouvants.
D’autre part, pour aimer l’autre, il ne faut pas s’y raccrocher mais s’assumer d’abord soi-même et avoir cette stabilité intérieure sans laquelle on ne peut pas se sentir en sécurité.
Très tôt, j’ai compris que d’aller d’une chose à l’autre ou d’un être à l’autre ne servait à rien tant que l’on ne s’était pas trouvé soi-même.
Très tôt, j’ai énormément souffert parce que je ne trouvais pas de réponse pratique à ma compréhension de la vie.
Comment faire ?
La religion, je l’avais côtoyée enfant, et adolescente, elle me fit horreur avec son Dieu superman, juge arbitre et père tout-puissant, projection de l’homme incapable de concevoir autrement l’inconcevable. Or si Dieu existe, il est forcément inconcevable. Mais l’homme a fait un Dieu à son image, une image atrophiée qui m’a d’abord déplu, puis dont j’ai souri.
Très tôt, à quatorze ans, je me suis dit :
« Puisqu’on ne peut maîtriser les événements, alors une seule solution, se maîtriser soi-même, ça c’est sûrement possible ! »
C’est ainsi que je m’engageais volontairement sur le long et difficile sentier qui s’ouvrait à moi.
Plus tard, bien plus tard, au gré du non-hasard qui jalonne la vie, je suis tombée sur une série de livres écrits par Alice A. Bailey. J’y ai enfin trouvé les outils, les moyens que je cherchais, et cette voie spirituelle qui faisait partie de moi d’une manière sauvage mais logique, inconsciente, mais persistante, s’est installée, je l’ai reconnue. Ce fameux livre, *La Lumière de l’Âme* que je lisais pendant ce voyage au Brésil en compagnie de Romain est l’un des vingt-quatre livres d’A.A.B.
J’ai étudié, travaillé, je continue ; et, petit à petit, les événements, quels qu’ils soient, arrivent dans leur incohérence brutale, injuste ou gaie parfois, mais j’ai trouvé en moi une

puissance, une force, qui transforme tout. L’impact des choses de la vie sur moi est différent, j’ai appris à connaître et à dominer les éléments négatifs de mes trois reflets qui me poussaient à des réactions.
J’ai unifié et coordonné en moi ces trois reflets, physique, émotionnel et mental, dans un alignement qui me permet de ne plus me disperser.
La personnalité n’existe que lorsque l’être humain est capable de ne plus se laisser aller au gré de ses trois reflets anarchiques, lorsqu’il est capable de les intégrer en un tout homogène prêt à fonctionner sans heurt et sans à-coup. C’est ce que j’essaie de faire.
Mes études ésotériques sont le moyen qui me convient.
L’ésotérisme est un bien grand mot et peu de gens savent ce qu’il signifie vraiment. L’ésotérisme est la science des énergies. Un savant qui s’intéresse aux causes des phénomènes et travaille dans le monde des énergies est un ésotériste qui s’ignore. Toute manifestation, tout phénomène est déterminé par le monde invisible de l’énergie. C’est à ce monde des causes que l’ésotériste s’intéresse, dans lequel il entre petit à petit, pénétrant dans le domaine causal, vers l’essence et la motivation des effets du monde phénoménal qui nous entoure.
Plus tard, l’œuvre sur l’Agni Yoga de l’adepte oriental El Morya m’a bouleversée. Reconnaissance troublante d’une voie que je retrouve peut-être, après des millénaires de recherches et de retrouvailles. Je ne prétends pas vous convaincre : c’est une reconnaissance individuelle qui, lovée au cœur de l’humanité dont je suis un maillon fait de l’homme un pèlerin et de sa route une épreuve.
Quelle que soit la vôtre, elle est humaine et nous sommes tous, tour à tour, ce que vous avez été ou serez, ce que je suis ou ai été, et ce, dans cette succession de naissances et de morts qui fait de nous des frères, malgré tout.

La reconnaissance s'inscrit, indélébile, fulgurante et précise dans la conscience objective qui la reçoit. Peut-être ne la connaîtrez-vous jamais, peu importe, mais sachez que ça existe : ça m'est arrivé.
Ma rencontre avec l'œuvre d'A.A.B., puis avec l'Agni Yoga de El Morya, avec cette philosophie pratique qui ouvrait à l'intérieur de moi les portes auxquelles je frappais depuis si longtemps, la lecture des lettres d'Éléna Roerich, malheureusement pas encore traduites de l'anglais, tout cet héritage humain dont les Maîtres de la Sagesse étaient les gardiens me parvenait et je me demandais pourquoi cela n'était pas plus connu.
Avec Romain, je n'abordais pas ces détails mais il me posait sans cesse des questions, mon état le surprenait, mon vécu l'intriguait, dans la façon que j'avais d'être, tout simplement.
Si j'évoque aujourd'hui cet enseignement, cette philosophie pratique, c'est qu'ils sont, d'après moi, dans leur substance, la réelle fondation d'une humanité qui en majorité les ignore encore.
Comme moi, la vie peut vous atteindre demain d'une façon brutale ; non préparé, votre reflet émotionnel peut faire couler le navire, vous serez noyé par l'imprévisible.
J'ai eu aussi sous les yeux l'exemple de ma mère qui, avant ma naissance, perdit une petite fille de neuf ans. Le départ brusque d'un être cher est toujours horriblement douloureux ; lorsqu'il s'agit d'un enfant, c'est peut-être ce qu'il y a de plus cruel.
Maman, elle, avait presque sombré dans la folie, tant le choc fut rude sur le plan affectif. L'émotionnel avait bien failli anéantir l'être humain, faisant couler la raison qui n'avait plus aucun motif de tenir.
L'imprévisible peut tous nous atteindre un jour ou l'autre, il nous appartient d'y être préparé intérieurement.

C’est ce que j’ai tenté de faire depuis toujours, je continue et c’est ce que je vous souhaite, plus, c’est ce que je vous suggère.
On arrive au bout de la peine lorsque, seul, l’amour reste. C’est l’essence de la vie, c’est l’énergie neutre qui peut nous orienter si nous ne la déformons plus.
C’est la seule ouverture à de justes relations humaines, qui sont l’urgence du monde actuel et la responsabilité de chacun face à tous.
C’est cette ouverture du cœur par l’amour qui repousse l’horizon à une plus vaste conscience humanitaire, en tout cas, c’est mon cas.
Dans l’utopie la plus totale, je rêve d’un jour où les politiques oseront aimer les électeurs, le peuple, et, manifestant moins de prétention au pouvoir, agiront pour le Bien Commun.
À penser à des pionniers tels que Gandhi ou Sadate, je me dis que ce jour viendra, même si nous ne sommes plus là pour le voir, parce que la force de l’Amour est toute puissante et sa marche dans l’évolution inexorable. Mais ce serait le sujet d’un autre livre !...

Le 22 octobre 1980, alors que je rentrais à la maison, dans l'appartement de la rue du Bac, j'avais pris une douche avant de dîner et en prenant du linge propre dans mon armoire, j'ai trouvé cette lettre.

Paris, le 22 octobre, 1980

Le cas Seberg n'a strictement rien à voir là-dedans : mes rapports avec elle n'ont jamais été autre chose que du paternalisme macho."
Mon fils s'en tirera ; s'il ne s'en tire pas, c'est que j'ai échoué dans mon œuvre principale.
Leila a fait ce qu'elle a pu, merci.
Ce n'est pas, ainsi que diront les médecins, une „dépression." J'en ai vu d'autres.
Non. La raison est ailleurs. Une amie m'a demandé, il y a quelques temps : „Quelle est la plus joyeuse connerie que tu as faite ?"
Je me suis rendu compte que je n'en ai jamais fait aucune.
Voilà. Maintenant c'est fait.

Romain Gary

Paris, le 22 octobre, 1980

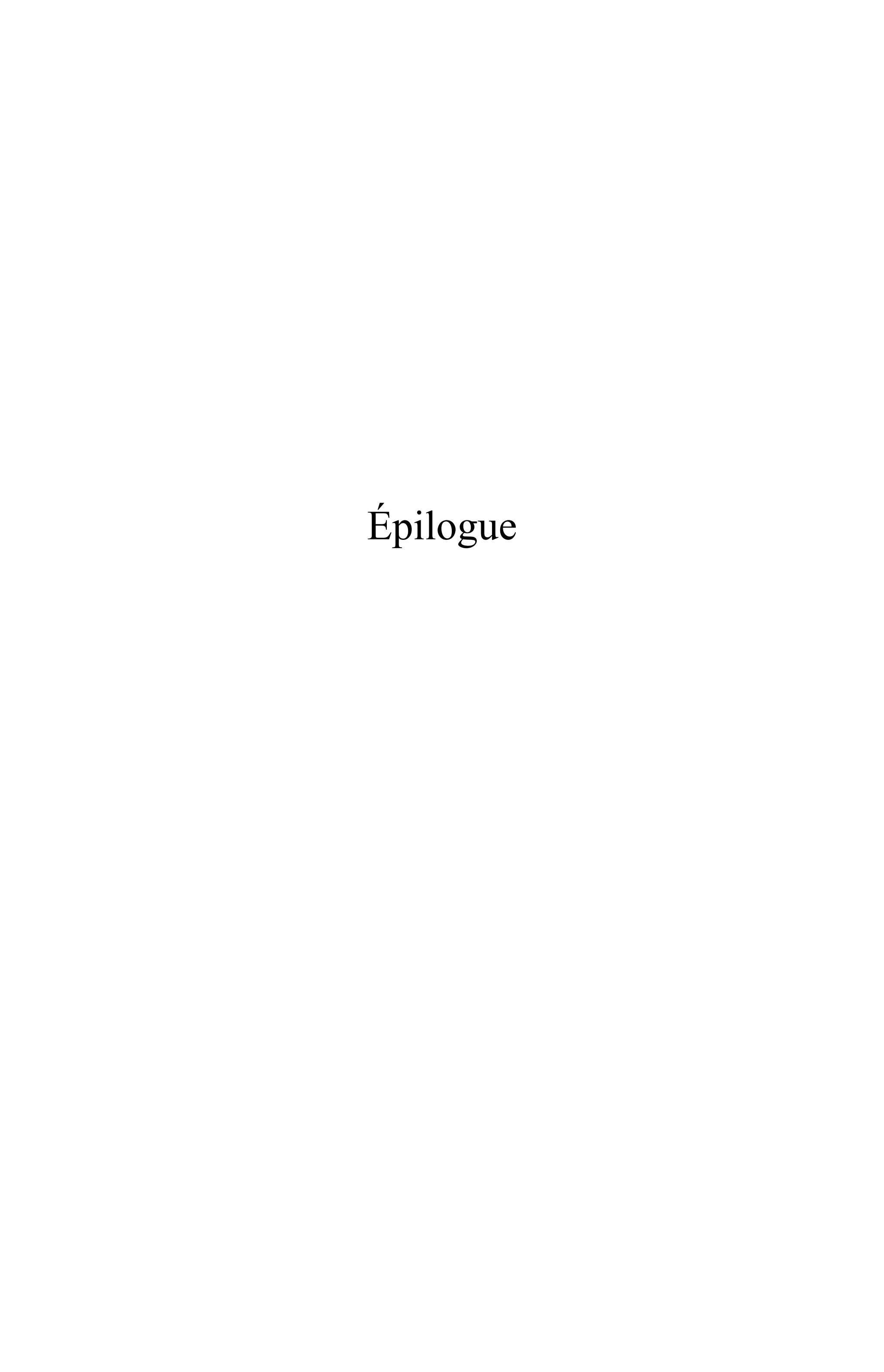
Le cas Seberg n'a strictement rien à voir là-dedans : mes rapports avec elle n'ont jamais été autre chose que du paternalisme « macho ».
Mon fils s'en tirera ; s'il ne s'en tire pas, c'est que j'ai échoué dans mon œuvre principale.
Leïla a fait ce qu'elle a pu, merci.
Ce n'est pas, ainsi que diront les médecins, une « dépression ». J'en ai vu d'autres.
Non. La raison est ailleurs.
Une amie m'a demandé, il y a quelque temps : « Quelle est la plus joyeuse connerie que tu as faite ? »
Je me suis rendu compte que je n'en ai jamais fait aucune.
Voilà. Maintenant c'est fait.

Romain Gary

Après avoir lu, je me suis précipitée, en peignoir de bain, dans le bureau de Romain où je l'ai trouvé en train d'écrire, très content de me voir et ne comprenant ni ma précipitation, ni mon regard inquiet. Je lui ai tendu la lettre, interrogative. Il a souri et m'a dit :
« Oh ça ! J'ai eu un ras-le-bol, un creux de vague, tu n'étais pas là pour en parler, et puis après avoir écrit et mis cette lettre dans tes affaires, je me suis senti beaucoup mieux parce que j'ai eu soudain envie d'écrire. »
Il était détendu, il a déposé son stylo et nous avons bavardé jusqu'à ce que le dîner soit servi.
C'était tout Romain, excessif en tout, imprévisible, amplifiant tout et démystifiant la seconde d'après ce qui, surgi de lui, l'encombrait au point de le déverser de manière théâtrale. Ma fantaisie répondait à son angoisse et son humour balayait mon inquiétude.
L'amour, tout simplement.

Mais le 2 décembre suivant, cette lettre a pris acte. Et aujourd'hui, je vous la livre sans déflorer notre relation car j'ai d'autres lettres de Romain, plus intimes à nous deux, mais elles ne regardent que lui et moi. À moins que je ne décide un jour, par souci de transparence, par égard pour la mémoire de Romain, d'anticiper la clarification de certains points auxquels pourraient s'accrocher des intellects assez prétentieux pour se croire au courant.
Ce n'est ni le moment ni l'heure.

Je me suis toujours été un autre.
« Vie et mort d'Émile Ajar »
Romain Gary



Épilogue

Aux êtres qui passent, seule
L'intemporalité du cœur
Demeure.
LC

Tant d'années déjà que la mémoire collective a digéré l'histoire GARY-AJAR.

Tant d'années qui ont soulevé en moi une compréhension plus profonde encore des racines de cet amour à jamais gravé dans mon cœur par l'écho de la voix désormais muette de Romain.

Tant d'années durant lesquelles mon âme, trempée à des épreuves qui sont notre lot commun à tous, n'a fait que continuer, à la roue du quotidien, le trajet serein d'un cœur en quête d'essentiel.

Tant d'années dont, aujourd'hui, en me penchant avec vous au silence de la voix du cœur de Romain, je voudrais vous communiquer l'écho éternel du moment de vie écrit alors, et dont l'intemporalité souligne l'actualité.

Tant d'années déjà que Romain nous a quittés, emportant avec lui ses multiples facettes d'homme fascinant.

Des psychiatres ont souhaité se pencher sur cet apparent dédoublement de personnalité qui, par deux fois, a valu à son œuvre unique la récompense du prix Goncourt.

Dans le monde actuel, où l'apparence est reine et où des étiquettes facilement collées aux personnalités des uns et des autres limitent, aux regards extérieurs, une richesse intérieure parfois débordante, Romain n'a pas été compris.

La grande difficulté des Occidentaux et surtout des Français, cartésiens, analystes, à exprimer la synthèse, fait que, dans les parties qui la composent, il est impossible à la majorité d'en percevoir la source unique.

Il m'a toujours semblé que l'une des caractéristiques du génie, sinon la principale, résidait en la synthèse, cette faculté globale d'appréhender le monde, les êtres et les choses de la vie, de les polir au talent, les incluant au cœur imaginatif pour mieux les délivrer ensuite aux formes diverses des expressions artistiques.

Romain, en littérature, y excellait.

La synthèse, par essence, ne peut s'exprimer, se formuler qu'en ses parties composantes qui, alors, semblent, à tout regard extérieur, étrangères les unes aux autres.

À l'encontre des psychiatres qui s'y sont intéressé, j'y perçois, pour ma part, la source synthétique qui, chez le créateur, motive ensuite des facettes en l'homme dont l'écrivain, lui, va exprimer la globalité différenciée.

À qui sait lire avec le cœur, la différence de forme et de style entre Gary et Ajar ne peut masquer à la sensibilité la marque initiale d'une source unique, rare en l'homme, de laquelle l'amour coule à flots par vagues successives, à la fois différentes et semblables.

Les dissections mentales auxquelles se complait l'intellect contribuent à créer des formes illusoires dont les critiques nous abreuvent aux repères aveuglants de références bien construites.

À trop analyser, le cœur se tait, étouffé en sa sensibilité, par des propos toujours plus disséquants et décapants auxquels le cœur de l'autre, parfois, ne survit pas.

Abîmé en sa source unique, cassé en sa sensibilité créatrice, noyé aux propos injustes, trop analytiques et à la fois superficiels, donc réducteurs, des critiques, victime des parties différentes d'une superbe synthèse créatrice, Romain a

succombé à l'incompréhension générale, dans l'indifférence totale.
Après sa mort, le scoop de la révélation Ajar-Gary par l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot mit encore l'accent sur ce dédoublement fantastique, plongeant à nouveau l'étonnement général au monde des effets dont la cause, cette synthèse créative en sa source unique, passait encore inaperçue, malgré l'indéniable reconnaissance d'un renouveau créateur sans précédent.
À cette synthèse, j'avais envie de rendre un réel hommage pour la globalité de l'œuvre dont la mort de Romain réunit tous les titres sous le seul nom de Gary.
Mais les parties de son œuvre sont si ancrées dans les mentalités que même ses éditeurs, le Mercure de France pour Ajar et Gallimard pour Gary, n'arrivent pas à s'entendre pour publier, d'un commun accord, tous ses livres sous le seul nom de Gary, c'est un comble, non ? Au lieu de servir l'œuvre dans sa globalité, ce qui devrait être le but de tout éditeur, ils continuent, en se servant du morcellement, à maintenir l'illusion des deux personnages de Romain. Quand on connaît les liens de parenté de ces éditeurs, on reste confondu ! Mais loin de moi toute agressivité envers eux, je les aime beaucoup, ils sont très sympathiques, simplement je tiens ici à souligner la difficulté, à tous niveaux et pour tous, de vivre et d'exprimer la synthèse.

Tout créateur talentueux, voire génial, renaît de lui-même, comme le cœur renaît de l'Amour, à chaque partie de son œuvre, sans pour cela être un autre, ce que les autres, finalement, ont persuadé Romain qu'il était, tant le monde des apparences est roi.
Il n'est pas si facile, à aucun d'entre nous, de se vivre au singulier, alors comment reconnaître et accepter le pluriel de

l'autre dans sa réalité ? Comment se vivre au pluriel quand tant de « singuliers » vous entourent ?
Ce paradoxe du créateur et de l'homme qui, dans l'écrivain ne sont plus qu'un, tout en étant les autres, est pour moi connaissance intuitive, compréhension, humanité, amour, générosité, génie de pouvoir faire parler l'âme et le cœur de tous en chacun.
Ce paradoxe, mal interprété aux regards des autres, ne peut être que mal vécu par l'intéressé.
À ces malentendus qui ont soulevé nombre de polémiques tous azimuts, s'impose aujourd'hui le lourd silence de Romain dont l'œuvre demeure le cri de la voix du cœur.
Puisse sa résonance synthétique vous parvenir enfin !



Ma lettre posthume à Romain

Romain,

2005, déjà, et toutes ces années de plus sans toi.
Il se passe tant de choses dans le monde, y compris pour toi, l'année dernière, puisqu'une biographie a été publiée, écrite par quelqu'une que tu connaissais assez bien pour t'en méfier, dont tu m'avais parlé, et je constate que tu avais, une fois de plus et comme d'habitude, raison. Les événements collaient tant à ton intuition que l'on pouvait prendre a priori pour une sorte de fantaisie imaginative limite parano (!) ce qu'à l'époque j'avais fait, à tort.
La biographie purement littéraire dont tu rêvais reste à écrire.
Il est très difficile, pour certains, de rester objectifs et de ne pas faire parler les morts à son idée, pour régler des comptes personnels voire psychologiques ne s'améliorant pas avec les années, ce qui amplifie une sorte de subjectivité parfois malsaine. Cela permet à certains biographes de devenir les mentors de lecteurs abusés dont ils font des voyeurs...
Tu te méfiais beaucoup des biographies que l'on ferait de toi, une fois encore tu avais raison.

D'autre part, je ne sais si je dois te remercier ou t'informer ? Figure-toi qu'il y a quelques années j'ai écrit sous pseudonyme, un petit livre qui te ressemble tant, que je me demande encore aujourd'hui si tu n'y es vraiment pas pour quelque chose ? Mon araignée au plafond dont tu souriais parfois, a bien évolué mais cependant, je traverse des choses

assez étonnantes sur le plan physique et énergétique, pour continuer ma quête, ma recherche et l'évolution, en général, dans une sorte d'étonnement voire d'émerveillement permanent que tu trouvais, à l'époque, rafraîchissant.
Il y a quelques années donc, à la demande de deux professeurs de l'université de Pau, j'avais participé à une table ronde pour un public d'étudiants. Ce fut très sympa et très porteur, les jeunes t'adorent et je me souviens encore de cette jeune fille te rendant un bel hommage en nous disant qu'elle trouvait dans ton écriture et tes romans, ce qu'elle avait en elle. Chaque prise de conscience la menait à une découverte intime qui, éclose ainsi qu'une fleur, prenait une résonance à la fois personnelle et universelle. Et c'est vrai que tu as ce don précieux de la sensibilité profonde de l'humain menant à une vision plus globale voire universelle dont le cœur s'emplit aussitôt comme pour échapper au pire sans que l'humour ne soit en reste.
Après cette réunion à l'université de Pau, je suis rentrée et le lendemain matin, j'ai commencé à écrire ce petit livre : *Chronique d'une approche théorique*. J'ai mis dix jours, exactement, à l'écrire et il te ressemble tellement que je l'ai signé d'un pseudonyme, Laure Ciéla. Un clin d'œil vers toi.
En as-tu connaissance là où tu es ? Étais-tu présent à cette écriture ?
Je me suis posé la question. Je ne me la pose plus. Les lecteurs qui connaissent ton œuvre seront aptes à juger par eux-mêmes.
Tu dois savoir combien j'ai ri en l'écrivant et combien cette satire de notre société informatisée à outrance, pleine de statistiques est, à la fois, décoiffante et comique !

Pour le reste, la vie va son train et moi le sien, le monde m'intéresse, l'Europe me passionne et stimule mes instincts les plus nobles. La France m'émeut et mon amour pour elle

n’a pas varié depuis ton départ, il s’est accru si c’est possible... Ce qui est nouveau et qui probablement t’étonnerait, c’est cette nouvelle passion que j’ai pour la politique, peut-être m’as-tu donné ce virus dont ton intuition nette et juste éclairait les événements du monde et les réactions et actes des responsables et du monde politique en général.
Pour toi qui as servi ton pays, comme tous les Compagnons de la libération, je sais que tu comprends ce don de soi impérieux, nous dépassant et allant droit à l’essentiel.
Je n’ai pas de combat, pas d’idéologie, pas de cadre partisan dans ma tête ou dans mon cœur, non, je me suis engagée mais je garde cette liberté comme une force d’action avec ceux qui sont sur la voie des réformes et du changement et je les soutiens de tout mon cœur et mon être.
Tu peux, toi, le comprendre.

Il y avait dans tes yeux des horizons sombres et des silences clairs voire clairvoyants,
Des tonnes de tendresse et des monceaux de tracas déversés là par les autres beaucoup, et par toi.
Dans le clair-obscur des idées que d’aucuns se sont faites à ton sujet,
Des femmes ont mis leurs désirs, leurs rêves
Et leurs espérances ainsi que des baumes
À leurs propres intentions, insatisfactions,
Problématiques.
Tu es toujours un séducteur, Romain, toujours,
Au point que d’aucunes
Te revendiquent encore comme une
Propriété à laquelle elles s’accrochent
Comme elles le peuvent, parfois publiquement,
Bien sûr maladroitement.

Mais ce faisant elles rendent hommage à la valeur insaisissable de ton attention respectueuse envers chacune, même quand tu n'en voulais pas.
Et cela explique bien des choses.
Et j'aime ça ! Parce que cela nous restitue la rareté de ton être,
Ton talent non pas de séducteur mais celui de ton cœur à ne pas souligner l'inutilité, pour l'autre et/ou certaines, de ces tentatives à se rapprocher de toi.
Et quand la dérision coulait à flots de
Ton regard impassible, quand
Le bleu profond du ciel de tes yeux
Accueillait sans ciller cette drague
Déjà répudiée par toi, c'est dans
Le sourire invisible de ton soulagement
Que l'autre s'éloignait en croyant cependant avoir marqué un point !
Et j'aime ça ! Comme j'aime le fait d'avoir été de
Manière fulgurante
La dernière femme de ta vie, quoi que d'aucuns puissent en dire...
Et ce n'est pas fini, Romain, ils n'ont pas fini de parler de toi, et c'est ce qui t'irrite.
Cool !
Le plus important étant ces jeunes qui vont vers ton œuvre auxquels elle parle si bien.
Tu as écrit pour des générations qui, comme ces jeunes à Pau, sont étonnées de me voir si vibrante de toi.
Et c'est le cas parce que tu sais tout, absolument tout de moi.
Si certains peuvent encore en douter, c'est qu'ils ont écrit notre histoire à leur façon.
Mais nous n'en aurons cure.
Dans le ciel de tes yeux parfois, je pars en quête d'une épaule que je ne trouve pas.

Une épaule pour rire et aimer comme nous avons pu le faire, pour partager et se dire que l'humour est le grand gagnant de ces frasques que la vie propose et dans lesquelles nous frôlons, pour en disposer le temps d'une heure ou d'une seconde, la perfection d'une relation d'amour humain et spirituel à la fois.
Pour nous, deux ans qui furent et demeurent une exploration commune de l'amour, de la transparence, de la vie à deux et de l'incommunicabilité qu'ils génèrent quand les cœurs autour sont secs ainsi que des sarments coupés, tombés aux champs de l'incompréhension.

Que la paix soit avec toi, Romain, d'ici je la partage avec le sourire commun que nous mettions, toi et moi, à ne jamais clore le dialogue entre nous et celui que nous aimions, Diego ton fils.

Si tu sais maintenant que le suicide n'est jamais la bonne solution,
Je savais pour ma part, que parfois
Quand l'extrême rencontre l'absolu,
L'un des deux doit capituler devant la vie
Et le cœur qui choisit.
Tu as choisi.
C'est dire à quel point tu pouvais être, à la fois,
Extrême et absolu.
Ce qui est tout à ton honneur.
Et ton œuvre en témoigne.
Simplement tu n'as pas pu gérer de l'absolu ce qui rejoignait l'extrême en toi.

Avec amour, je l'ai compris,
Avec le temps, je ne m'y habitue toujours pas.
Je vis à notre rencontre,
Je vis à ton absence,

Je vis à ton génie,
Et j'écris, bien modestement
Pour communiquer cette alchimie évolutive,
En moi,
À laquelle tu as contribué largement.
Merci, Romain, et que Dieu te garde tel qu'il te fit, plein d'humour et de tendresse envolée ainsi qu'un papillon dont la chrysalide était le monde entier.
Et c'est à la part universelle de ton être, à laquelle je communie, que je ne dis pas adieu.

leïla

Cette phrase-clé pour Romain et moi :
Je suis contre tous ceux qui croient avoir absolument raison.
Albert Camus

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur
Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir

Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)
« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4

« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l’espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L’Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D’une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l’Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l’Enfant (droits de l’enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes

Livre d’or
Maîtrise initiatique dans l’incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l’Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L’Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l’Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D’un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d’étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-035-9

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com